Pal. XLV. 12

TOM JONES.

TOME II.

SAN
58131

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ;

IMITÉ DE FIELDING

PAR M. DE LA PLACE.

TOME SECOND.

Biblioteca Nacional

A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE HUITIEME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE I.

Visite de l'hôtesse à Jones.

Jones, après le départ du lieutenant, chercha vainement le sommeil, ses sens étoient trop agités. De façon qu'après s'être amusé, ou plutôt tourmenté, jusqu'au grand jour de l'idée de sa Sophie, il sonna pour demander du thé; et l'hôtesse crut devoir saisir cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vu, et ne s'en étoit pas même embarrassée : mais ayant apperçu, dans la derniere con-

versation qu'elle avoit eue avec le lieutenant, qu'il soupçonnoit Tom Jones d'être d'une grande naissance, elle s'étoit déterminée à risquer un peu plus d'égards pour son hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfila cette harangue :

Hélas ! monsieur, dit-elle en soupirant, c'est en vérité bien dommage qu'un jeune et aimable gentilhomme tel que vous s'estime assez peu lui-même pour s'associer avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils sont pourtant assez vains pour se croire nobles; et Dieu sait comme ils s'en vantent ! Mais, comme le disoit très bien feu mon premier mari, ils ne devroient pas oublier que c'est nous seuls qui les payons, et que cela est bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en logeai vingt, la nuit derniere, sans compter les officiers. Quelle charge pour une pauvre

veuve! Encore préférerois-je les soldats : car rien n'est jamais trop bon pour ceux qui les commandent, et Dieu sait comme ils paient!... D'ailleurs, comme ils se quarrent! comme ils jurent! comme ils traitent les domestiques, et, qui pis est, l'hôtesse même, quand ils ont dépensé un malheureux scheling par tête! Oui, je préférerois un gentilhomme campagnard, n'eût-il que cinq cents livres sterling de revenu, à tous ces vers-luisants de militaires qui ne paient qu'en bruit, en menaces et en blasphêmes. Une maison peut-elle prospérer avec de telles gens? Hélas! comment l'un d'entre eux ne vous a-t-il pas traité? J'étois bien sûre que les autres le laisseroient échapper : vous seriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais graces au ciel de ce qu'un pareil malheur ne soit pas arrivé chez moi, et de ce que je vois tout à espérer pour votre santé! Cet accident,

si Dieu m'exauce, produira même un très grand bien, pour peu que vous réfléchissiez sur les désagréments d'un si vilain métier. J'aurai sans doute le plaisir de vous voir retourner dans le sein de votre famille et dans les bras de vos amis, probablement très affligés de votre perte, et qui le seroient bien plus encore si le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel! quelle barbarie! Puissent-ils l'ignorer toujours!.. Allons, monsieur, prenez courage: renoncez à cette infâme profession. Je suis au fait de votre histoire; je sais ce qui vous a jetté dans le désespoir. Courage! dis-je, pour une de perdue, cent de retrouvées. Un jeune homme fait comme vous pourroit-il manquer de maîtresses? A votre place, moi, je verrois pendre la plus belle avant que de songer à m'enrôler pour ses beaux yeux....: Ah! ah! vous rougissez? Vous croyez donc que je ne sais pas tout?.... Eh! non, nous ne con-

noissons pas miss Sophie! On ne sait pas que vous l'aimez!.... On ne sait pas... Non, sans doute; et c'est peut-être un rêve que j'acheve...

Que dites-vous ? s'écria Jones frappé d'étonnement...Ciel ! connoîtriez-vous Sophie ?

Si je la connois ! s'écria l'hôtesse à son tour. Combien de fois n'a-t-elle pas logé ici ? = Avec sa tante apparemment ? répliqua Jones. = Avec qui donc ? lui dit l'hôtesse. Allez, allez, nous connoissons depuis long-temps la vieille dame. Il faut en convenir, miss Sophie est charmante, et je suis bien de votre goût. = Charmante? interrompit Jones; Dites adorable ! Dites que ses attraits, que sa vertu, que sa douceur, sont dignes de l'hommage de tous les cœurs, même des plus féroces ... Mais pouvois-je penser que vous connussiez ma Sophie? = Je voudrois, dit l'hôtesse, qu'elle vous fût à tous égards aussi connue qu'à

moi. Ah ! que n'eussiez-vous pas donné pour être assis, ainsi que moi, dans sa ruelle ? Quelle peau ! quelle fraîcheur! què d'attraits ! quelle taille !.. Ce lit, ce même lit pourroit en dire des nouvelles. = Ce lit ? s'écria Jones avec transport... Quoi ! se peut-il que Sophie ait couché ici ?

Ici, ici, oui, dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'hôtesse : et plût au ciel qu'elle y fût encore ! elle n'en seroit peut-être pas si fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre ; car elle m'a souvent parlé de vous. = Oh ! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il. Se seroit-elle abaissée jusqu'à se souvenir, jusqu'à parler du malheureux Jones ? = J'abhorre le mensonge, répondit l'hôtesse : tout ce que je sais, c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche, et toujours de façon à me faire penser que son cœur en secret en disoit plus encore. = Ô ma chere dame ! s'écria

Jones en l'embrassant, serai-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle est bonté, tout en elle est adorable, tout en elle est généreux ! Un misérable tel que moi étoit-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien ? Serois-je assez haï du ciel pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi qui braverois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se venger de nous, si je croyois hâter l'effet du moindre des vœux de Sophie ! moi qui, dans l'abîme du malheur même, me croirois assez fortuné si je pouvois la voir heureuse !

Elle en est convaincue, lui dit l'hôtesse : apprenez même que je vous ai peint à ses yeux comme le plus fidele et le plus tendre des amants. = Mais, madame, lui dit Jones en l'interrompant, apprenez-moi de grace depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous. Quant à moi, je rappelle en vain ma mémoire ; je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Oh ! vous étiez trop jeune encore, lui dit-elle, pour vous souvenir du temps où je vous ai maintefois tenu sur mes genoux, chez le plus digne des gentilshommes du canton. = Quoi ! répliqua Jones, M. Alworthy est aussi connu de vous ? = Sans doute, dit-elle. Eh ! qui ne le connoît pas ? Est-il quelqu'un dans le pays à qui son nom et son bon caractere ne soient point en vénération ? = Sa réputation s'étend sans doute bien plus loin encore, répondit Jones ; mais le ciel seul connoît toutes les vertus de ce grand homme ; le ciel seul connoît toute l'excellence d'un cœur dont il n'a gratifié la terre que pour lui donner une idée de la divinité. Les hommes sont aussi ignorants dans ce genre sublime de bontés, qu'ils sont indignes de les ressentir : mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi ; moi qu'il avoit pris plaisir d'élever si haut, après m'avoir, comme vous le savez sans doute, re-

cueilli dans la boue ! moi, pauvre et infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour son fils, et qui étois traité de même ! J'ai osé lui manquer ! j'ai été assez imprudent, ou plutôt assez malheureux, pour mériter de lui déplaire ! Mais que dis-je ? oui, je l'ai en effet mérité ; je l'ai trop mérité, madame ; je ne serai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pu commettre une injustice à mon égard. J'étois sans doute punissable ; il a dû me chasser pour jamais de chez lui : je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même..... Ah ! jugez maintenant si je suis si condamnable de m'être fait soldat, sur-tout dans l'état désespéré de ma fortune ! ..... Jugez-en par vous-même ; la voilà toute entiere !

A ces mots, il tira une bourse de sa poche, qui, jettée sur la table, fit si peu de bruit en tombant, que l'hôtesse crut notre héros encore moins opulent qu'il ne l'étoit en effet.

Ce discours, terminé par une démonstration si évidente, produisit le plus grand effet sur l'esprit de l'hôtesse. Monsieur, lui dit-elle froidement, chacun, mieux que personne, sait le parti qui lui convient le mieux... Mais écoutons ; n'ai-je pas entendu sonner ? Oui, c'est moi qu'on appelle... Attendez : j'y suis... Ce sont des étrangers, sans doute..... Adieu, monsieur : si vous avez besoin de quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots étoient à peine prononcés, que l'hôtesse avoit quitté la chambre, et dégringoloit les escaliers.

CHAPITRE II.

Éclaircissements.

N'INDUISONS personne en erreur. Des lecteurs pourroient croire que cette bonne hôtesse étoit en effet instruite et des amours et des aventures de Jones. Elle n'en savoit pas un mot. Le lieutenant lui avoit dit que le nom

de Sophie avoit occasionné la querelle où Tom avoit été blessé : il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voies d'apprendre le reste de la bouche de Jones même, et d'en tirer tout le parti que l'on a vu dans le dernier chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les qualités de cette femme : elle souffroit peu volontairement que ses moindres hôtes la quittassent sans qu'elle fût instruite de leur nom, de leur famille et de leurs facultés.

Dès qu'elle fut partie, Jones, sans s'appercevoir de la vivacité de sa retraite, ne s'occupa que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chere Sophie avoit couché. Quelle source d'images tendres et riantes! et que nous aurions beau jeu à détailler tous les plaisirs que dut notre héros à la chaleur de son imagination, si nous ne faisions pas réflexion que les amants de ce genre ne feront sans doute que la moindre partie de nos lecteurs.

Il étoit encore dans cet heureux délire, lorsque le chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le docteur ne pouvoit manquer de trouver le pouls du malade un peu ému. Il avoit d'ailleurs appris dans la cuisine que Jones n'avoit pas dormi la nuit : c'en fut assez pour déclarer que Tom étoit en grand danger, et que le seul moyen de prévenir les ravages de la fievre étoit de saigner de nouveau le malade. Mais Jones, qui ne croyoit plus l'être, pria le chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

Le frater étoit entêté, il insista. Jones ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le premier céda enfin en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du malade, et en le priant de reconnoître du moins en temps et lieu que lui-même s'étoit opposé au remede qui pouvoit seul le guérir. Tom le promit, et le docteur, en s'en allant, ne manqua

pas de faire part à l'hôtesse de l'obstination du jeune gentilhomme.

Mais cette femme, en revanche, n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre dans quelle erreur ils étoient tombés tous les deux sur la naissance et les facultés de Jones, sans oublier son bannissement de chez M. Alworthy, bien moins encore la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet aventurier, et monsieur le docteur pour ses peines.

Quoi! s'écria le chirurgien en colere, j'ai pu souffrir patiemment qu'une pareille espece voulût m'apprendre mon métier, et résister à mes ordonnances! je me serai laissé insulter par un drôle qui ne me paiera pas!.... Je suis charmé d'avoir été averti à temps: nous verrons bientôt ce qui en sera.

A ces mots, il remonte à la chambre de Jones, en ouvre brusquement la porte, réveille le pauvre garçon, qui, plongé dans un profond sommeil, étoit

délicieusement occupé de sa Sophie... Prétendez-vous que je vous saigne, ou le refusez-vous? cria-t-il d'une voix tonnante.

Je vous ai déja dit que non, répondit Jones en étendant les bras..... Et plût au ciel que vous m'eussiez mieux entendu! vous ne m'eussiez pas arraché au sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon! répliqua l'autre, le sommeil, ainsi que le manger, est souvent fatal à plus d'un malade. Encore un coup, et pour la derniere fois, voulez-vous être saigné tout-à-l'heure?

Eh bien, pour la derniere fois, lui cria Jones, je vous répete que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne, et je m'en lave les mains, s'écria le docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déja prises. Deux visites, à cinq schelings chacune; deux pansements, idem, et un demi-écu pour la saignée.

J'espere, lui dit Jones, que votre intention ne seroit pas de m'abandonner dans l'état où je suis. = Et je vous réponds, moi, que mon intention est telle, dit brutalement le docteur. En ce cas, répondit Jones, vous êtes un maraud; sortez d'ici dans l'instant même, vous n'aurez pas un sou de moi.

Fort bien! s'écria le chirurgien, à qui l'air et le ton de Jones en avoient un peu imposé; j'étois bien sot de m'inquiéter tant... La belle chienne de pratique! A quoi pense l'hôtesse, de m'appeller pour de tels vagabonds?

Ces derniers mots furent prononcés en fuyant. Mais Jones, bien loin d'en être ému, se renfonça dans son lit, pour tâcher d'y retrouver et son sommeil et son rêve.

CHAPITRE III.

Arrivée d'un barbier, digne confrere de celui de Bagdad et de celui de don Quichotte même.

L'HORLOGE avoit frappé cinq heures, lorsque Tom Jones se réveilla en sursaut après en avoir dormi sept. Ce sommeil avoit tellement rafraîchi son sang, et si bien réparé ses forces, qu'il se trouva en état de s'habiller, et de descendre dans l'hôtellerie. Il ouvrit son porte-manteau, en tira du linge blanc et un habit complet; après quoi, sentant que son estomac exigeoit de lui quelque ressouvenir, il passa une robe de chambre, dans l'intention de faire un tour à la cuisine.

L'hôtesse étoit au bas de l'escalier. Tom l'aborda civilement en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! lui dit-elle: il est ma foi temps d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées? = Eh bien, pour souper, soit, répliqua Jones: peu

m'importe, pourvu que je mange bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit. Il n'y a plus rien ici, repartit l'hôtesse, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maison : il faut vivre de ce qu'on trouve ; et plus d'un seigneur de ma connoissance fait ses choux gras de ce ragoût. = Je compte aussi en faire les miens, lui dit Jones ; mais de grace daignez le faire réchauffer.

La politesse et la douceur de Tom lui gagnoient tous les cœurs : l'hôtesse, à demi désarmée, ne put le refuser, et ajouta même, avec un demi-sourire, qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme au fond n'étoit pas absolument méchante ; mais elle aimoit si tendrement l'argent, que l'ombre seule de la pauvreté lui donnoit de l'humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre, pour s'habiller et se faire raser tandis qu'on préparoit son dîner.

Le barbier qu'on lui envoya étoit d'un caractere unique, et d'une familiarité si singuliere, qu'elle lui rapportoit chaque jour un revenu passablement honnête de soufflets, par exemple, de coups de pied au cul, et autres politesses semblables, de la part des étrangers qui savoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. Le petit Benjamin, c'étoit son nom, n'en étoit pourtant pas plus sage; et quoique ses petites libertés eussent été souvent mal accueillies, la passion de faire le gentil étoit si fort enracinée en lui, qu'il étoit incapable de taire une idée bonne ou mauvaise, dès que l'occasion se présentoit de la mettre au grand jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractere, dont je ne ferai pas mention, pour lais-

ser au lecteur le plaisir de les discerner lui-même à mesure qu'il fera une plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones, qui avoit des raisons pour être impatient d'être habillé, et qui s'appercevoit que le barbier ne finissoit pas de lui savonner le menton, le pria enfin de vouloir bien se dépêcher. A quoi l'autre répondit gravement (car de sa vie il n'avoit ri) : Festina lentè est un adage que j'ai appris long-temps avant que d'avoir touché le rasoir.

L'ami, répliqua Tom, j'apperçois que vous êtes savant. Pauvre savant! dit le barbier : non omnia possumus omnes. Encore! dit Jones : je crois parbleu qu'il récite des vers! Pardonnez-moi, monsieur, dit Benjamin ; non tanto me dignor honore... Et en procédant à son opération : Monsieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la barberie, je n'ai trouvé que deux raisons qui la jus-

tifiassent ; l'une, le desir d'avoir de la barbe ; l'autre, celui d'en être débarrassé. Et j'oserois conjecturer, mon cher monsieur, que l'un de ces motifs vous a sans doute engagé à en tâter, il n'y a pas encore long-temps, pour la premiere fois. Sur mon honneur, vous avez très bien réussi ! on peut dire de votre barbe, qu'elle est tondendi gravior. Et moi je conjecture, lui dit Jones, que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez, répondit le raseur ; je suis trop attaché aux matieres philosophiques : hinc illa lacryma ! monsieur, voilà d'où vient mon infortune : trop de savoir a causé ma ruine. Eh ! comment donc cela ? répondit Jones. Hélas ! monsieur, répliqua le barbier, c'est ce qui m'a fait déshériter par mon pere. Il étoit maître à danser : j'ai su lire avant que de savoir danser ; il m'a pris en grippe ; mes freres ont eu tout son bien ; il ne m'a pas laissé un sou ! ...

Souhaitez-vous que je rase les tempes? .... Ciel! me trompé-je? je crois voir hiatus in manuscriptis! ..... On m'a dit que vous alliez à la guerre; mais je n'y vois point d'apparence. = Pourquoi donc? lui dit Jones.

C'est, répondit le barbier, que je vous crois trop sage pour y porter une tête félée : j'aimerois presque autant porter du charbon à Newcastle (1).

Par ma foi! s'écria Tom, tu m'as l'air d'un franc original, et je t'aime de cette humeur. Viens boire un coup avec moi; après dîner je serai charmé de te connoître mieux.

Ah! mon cher seigneur, dit le barbier, pour peu que la chose vous plaise, je suis homme à faire plus encore. Que feras-tu, l'ami? répondit Jones. Eh! parbleu, je vous aiderai, s'il le faut, à vuider la bouteille, répliqua le petit Benjamin : j'aime les bons cœurs, moi;

(1) Ce pays est très abondant en mines de charbon.

et de même que vous m'avez jugé un drôle de corps dès le premier coup-d'œil, de même, ou toutes les regles de la physionomie me trompent, je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qui soient au monde.

Jones, qui, pendant tout ce colloque, avoit achevé de s'habiller, descendit alors à la cuisine, mais avec une figure plus séduisante, ou je me trompe fort, que celle de cet Adonis jadis tant célébré par les poëtes. Le cœur de notre hôtesse y fut cependant insensible : le rapport de ses charmes avec ceux de Vénus étoit si dissemblable, qu'il n'est pas tout-à-fait étonnant que leurs goûts ne fussent pas les mêmes.

Tom, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin en attendant le barbier, qui ne tarda pas à venir, et qui seroit arrivé bien plutôt, s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'hôtesse, qui, après avoir ras-

semblé un cercle de son voisinage, racontoit dans sa cuisine l'histoire de notre héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit, disoit-elle, un pauvre enfant trouvé, nourri par charité dans la maison de M. Alworthy, chassé enfin pour ses fripponneries, et notamment pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaiteur, &c.

Le barbier, au nom de M. Alworthy, devint à l'instant tout oreilles; et dès qu'il sut que c'étoit Tom Jones qu'il venoit de raser, il pria l'assemblée, en la quittant, de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très bien, et dont la naissance étoit peut-être plus illustre qu'on ne pensoit.

CHAPITRE IV.

Conversation de Jones et du barbier.

Tom, à l'arrivée du barbier, le salua d'une rasade, en le qualifiant du

titre de doctissime tonsorum ; à quoi notre homme répondit gravement : Ago tibi gratias, domine. Puis, regardant fixement Tom, et comme en cherchant à le reconnoître : Oserois-je, lui dit-il, monsieur, vous demander si vous ne vous appellez pas Jones ? A quoi l'autre ayant répondu, oui : = Proh deûm atque hominum fidem ! s'écria le barbier, que d'événements dans la vie ! monsieur Jones, recevez mes plus sinceres obéissances. Je vois que vous ne me connoissez pas, et je n'en suis pas étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois, et vous étiez bien jeune encore !

Mais, de grace, parlons d'abord de M. Alworthy... Comment se porte ce très digne et très respectable seigneur ? optimus ille omnium patronus ! = J'apperçois que vous me connoissez, lui dit Jones ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. = Vous étiez trop jeune, vous dis-je, répliqua

Benjamin. Mais, monsieur, puis-je, sans risque de vous offenser, savoir où vous allez en partant d'ici ? = Vuidez votre verre, monsieur le barbier, lui dit Tom un peu ému; et treve de questions, je vous prie.

Le barbier, après s'être beaucoup excusé, protesta que l'intérêt seul qu'il prenoit à la réputation de monsieur Jones l'avoit rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuisine, de la part de l'hôtesse, ainsi que la façon dont il avoit confondu cette femme et ses auditeurs. Personne au monde, ajouta-t-il, monsieur, ne vous respecte plus que moi, depuis l'excès de votre générosité envers George le garde-chasse, dont j'ai été instruit ainsi que toute la province, où votre nom est cher à tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zele, et non à ma cu-

riosité, des interrogations que lui seul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre, et ce que j'ai dit est parti du mien, amoris abundantiâ erga te.

Les infortunés sont sensibles : la moindre marque d'amitié trouve toujours leur cœur ouvert. Celui de Jones étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas s'il ne tarda guere à se trouver mieux disposé en faveur du petit Benjamin. Les bribes de latin que cet homme lâchoit à chaque instant assez mal-à-propos n'offroient qu'un ridicule aux yeux de Tom, et lui prouvoient en même temps que l'éducation de ce barbier avoit été moins négligée que celle de la plupart des gens de son état ; ses façons même l'indiquoient encore davantage : ainsi Jones crut, en fin de cause, pouvoir se confier à lui.

Il lui raconta même toute son histoire, à quelques circonstances près :

celle, par exemple, qui avoit occasionné son démêlé dans le bois avec Tuakum ; et termina son récit par la résolution qu'il avoit prise d'aller servir sur mer : résolution qu'il auroit réellement effectuée, si la rebellion nouvellement élevée dans le nord d'Angleterre, en changeant ses desseins, ne l'avoit pas conduit dans le village où il se trouvoit maintenant.

Le petit Benjamin, après lui avoir accordé toute l'attention dont il étoit capable, conclut de cette histoire que Jones avoit certainement été calomnié et trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit pas probable, selon lui, qu'un homme aussi généreux et aussi équitable que M. Alworthy se fût si promptement détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse, sans le concours de quelque intrigue tramée dans les ténebres pour perdre l'innocent et malheureux Jones.

Ce sentiment étoit trop à l'avantage de M. Alworthy, par conséquent trop conforme à la façon de penser de M. Jones sur le compte de ce seigneur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit le disposa bien mieux encore en faveur du barbier, qui, bientôt enhardi par les caresses de Tom, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable amante seule cause de ses malheurs.

Tom y réfléchit un moment; puis, en prenant tout-à-coup son parti: Vous en savez trop dès-à-présent, lui dit-il, pour vous cacher le reste; et puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être déja que trop connu par ma foiblesse, apprenez donc que celle que j'adore est l'incomparable.... Sophie Western.

Proh deûm atque hominum fidem! M. Western auroit-il déja une fille en état d'être mariée! s'écria le barbier.

Oui, mon cher Benjamin, lui dit Jones, et, qui plus est, une fille digne des vœux d'un monarque même : l'univers ne vit jamais rien de si beau. Mais c'est là son moindre mérite : sa bonté, ses vertus surpassent sa beauté. Hélas ! dussé-je la louer pendant un siecle entier, j'oublierois sans doute encore la moitié de ses charmes.

M. Western a déja une fille à marier! s'écria de nouveau Benjamin, lui que j'ai vu pas plus haut que cela... Tempus edax rerum !

La bouteille étoit sur ses fins : le barbier insista pour payer la sienne. Jones s'y opposa, en se rappellant son mal de tête, et pour lequel il n'avoit peut-être déja que trop bu. Avant que de remonter dans son appartement, il pria le barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil.

Des livres ! s'écria Benjamin. En

quelle langue ? J'en ai de latins, j'en ai d'anglois, et tous très curieux : Erasmi Colloquia, Ovidius de Tristibus, Gradus ad Parnassum ; tous auteurs excellents : ceux-là vous plairoient-ils ? Quant aux anglois, ils sont en moins bon ordre. J'ai cependant un volume des Chroniques de Stowe, le sixieme de l'Homere de Pope, le troisieme du Spectateur ; le second tome d'Échard ; le Craftsman, Robinson Crusoé, Thomas a Kempis presque complet, et deux tomes de Brown.

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit Jones ; je ne les ai pas lus, et l'on m'en a dit du bien. On a raison, s'écria le barbier. Tom Brown est un des grands génies et des plus singuliers que l'Angleterre ait produits. Vous les aurez dans la minute.... Mais, croyez-moi, ne lisez pas long-temps ; tâchez plutôt de reposer... Adieu, mon cher monsieur ; demain je reviendrai vous

voir; comptez sur mon tendre attachement, et plus encore sur toute ma discrétion.

CHAPITRE V.

Nouveaux talents du petit Benjamin.

Le lendemain à son réveil Tom ressentit quelques inquiétudes sur la désertion de son chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours ; il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme, cela n'étoit plus praticable : d'en prendre un autre, si tant est qu'il y en eût dans le village, cet autre pouvoit être instruit déja par le premier : tous ces messieurs se soutiennent en pareil cas : comment faire? Le garçon du cabaret le tira d'embarras en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service en cette occasion que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit Benjamin ! s'écria Jones tout étonné. = Lui-même, répon-

dit le garçon : c'est, de tous les chirurgiens du canton, celui qui fait les plus belles cures. = En ce cas, courez donc le chercher.

Benjamin, instruit que c'étoit en qualité de chirurgien qu'il étoit maintenant mandé, s'habilla en conséquence, prit une tout autre mine que celle qu'il avoit la veille en portant un bassin sous son bras, et entra dans l'hôtellerie d'un air à se faire regarder comme un important personnage.

Ah ! ah ! mon cher raseur, s'écria Jones, vous vous mêlez, à ce que je vois, de plus d'un métier ? Eh ! que ne me disiez-vous cela hier au soir ? La chirurgie, répondit gravement Benjamin, est un art et non pas un métier. La raison pourquoi je ne vous ai pas dit que je la professois, c'est que vous étiez déja dans les mains d'un autre, et que je n'aime pas à courir sur les brisées de mes confreres : ars omnibus

communis. Mais voyons maintenant de quoi il s'agit : quand j'aurai mis le nez dans votre tête je vous dirai ce que j'en pense.

Quoique Tom n'eût pas grande idée de sa science, il souffrit pourtant que le barbier visitât sa blessure : ce qui ne fut pas plutôt fait que Benjamin se tut en laissant échapper un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit Jones, bien moins encore à me flatter mal-à-propos ; dites-moi nettement ce que vous augurez de mon état.

Est-ce en chirurgien, est-ce en ami, lui dit Benjamin, que vous voulez que je réponde ? En ami, répliqua Jones. Sachez donc, lui dit le raseur, qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette plaie d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici un emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : si vous voulez vous y fier, je ré-

ponds de vous corps pour corps. Tom consentit à tout ; l'emplâtre fut bientôt prêt, et le pansement terminé.

Maintenant, s'écria Benjamin, j'abandonne la dignité ; car elle est nécessaire aux gens de la profession que je viens d'exercer, sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sauriez imaginer combien l'air grave et réfléchi ajoute au poids de nos décisions. Un barbier, sans que sa dignité en souffre, voit rire ses pratiques ; l'autre aime mieux les voir pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du caractere de Benjamin, présuma que l'histoire de cet homme étoit digne d'être entendue : en conséquence il le pria de la lui raconter.

Le barbier, qui aimoit à parler et qui étoit ravi qu'on l'en priât, ferma la porte de la chambre ; et s'étant rapproché de Jones avec un air sévere..... Vous voulez, dites-vous, que je ra-

conte mon histoire ?... Eh bien, sachez que je revois en vous le plus grand de mes ennemis.

Qui ? moi ! s'écria Jones : qui ? moi votre ennemi ! . . . Je ne vous vis, je crois, jamais. = Calmez-vous, lui dit Benjamin, je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs, vous étiez un enfant, je ne saurois vous en vouloir ... N'auriez-vous pas conservé quelque idée d'un certain Partridge, qui eut autrefois l'honneur de passer pour votre pere, et dont ce titre a causé la ruine ? = J'en ai beaucoup oui parler, lui dit Jones, et je me suis toujours cru son fils. Vous le voyez ce malheureux Partridge .... Vous n'êtes point mon fils. = Ciel ! qu'entends-je ? s'écria Tom : eh ! qui donc est mon pere ? et comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit ?

Ce qui nous surprend le plus, lui dit gravement Benjamin, n'en est très souvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il soit assez dans la nature de l'homme de haïr la cause même innocente de ses malheurs, je suis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé, depuis que la noblesse de vos procédés envers George le garde-chasse est parvenue jusqu'à moi; et ce que je trouve en effet d'extraordinaire dans notre rencontre me persuade intimement que vous êtes né pour m'indemniser de tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs et très suivis, qui m'annoncent une grande fortune, que je suis résolu de chercher, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois enchanté, répondit Jones, d'en être l'instrument, et de pouvoir vous rendre plus heureux que je ne vous rendis misérable. Je n'y vois pour-

tant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je vous prends au mot, répliqua Benjamin : toutes mes prétentions se bornent à vous suivre à la guerre. Que dis-je ? ce desir est si violent en moi, que si vous m'alliez refuser, vous tueriez d'un seul mot un barbier, et, qui pis est, un chirurgien.

Jones, après l'avoir assuré, en riant, qu'il se croiroit trop coupable envers le public, employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner Benjamin d'un projet aussi chimérique. Son éloquence fut perdue : le barbier, que nous appellerons désormais Partridge, insista sur ses rêves, en fit tout le détail, et ne voulut pas se désister de son dessein.

Notre héros, qui avoit conçu de l'amitié pour lui, eut recours au dernier remede. Vous me croyez peut-être,

lui dit-il, en état de vous faire dès à présent une espece de sort? vous vous trompez, mon cher ami, et en voici la preuve. A ces mots Tom, après avoir vuidé sa bourse sur la table, et dans laquelle il se trouvoit à peine dix guinées, déclara à Partridge que c'étoit exactement toute sa fortune.

Mais Partridge, dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir, ne parut que médiocrement ému de la modicité des finances de Jones. Je suis, dit-il, un peu plus opulent que vous. Prenez tout ce que j'ai; je ne prétends pour toute grace, que celle de vous suivre en qualité de domestique. Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro.

Mais l'offre généreuse de Partridge, eu égard à l'argent, fut absolument refusée par Jones.

Il fut délibéré entre eux de partir dès le lendemain matin. La seule difficulté qui les retînt encore ne prove-

noît que de l'embarras que leur causeroit le porte-manteau de Jones, un peu trop lourd pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa de ne se charger que du linge, et de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté, et le barbier quitta son nouveau maître, dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

Autres raisons qui justifient encore mieux la conduite de Partridge que celles du chapitre précédent.

Quoique Partridge fût le plus superstitieux des mortels, il ne se seroit peut-être pas si aisément déterminé à suivre Tom dans son expédition militaire, si l'espoir du butin, à la suite de quelque bataille, ne l'eût pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci que Partridge, après

avoir profondément réfléchi sur l'histoire de Jones, ne pouvoit concevoir que M. Alworthy eût ainsi chassé son fils (car il croyoit fermement que Tom l'étoit) pour des raisons aussi légeres que celles dont on venoit de lui faire part. Il avoit par conséquent conclu que tout ceci n'étoit que pure fiction, et que le libertinage de Jones, dont il avoit souvent oui parler, étoit la seule cause qui lui eût fait déserter la maison paternelle. Cette idée s'étoit fortifiée dans la tête du barbier. Il avoit senti que s'il pouvoit parvenir à disposer insensiblement ce jeune homme à retourner chez son pere, ce seroit un service assez signalé pour lui mériter sa grace auprès de M. Alworthy. En poussant encore plus loin ses espérances, le spéculatif barbier se voyoit déja accueilli, récompensé et enrichi dans le château de son ancien maître; il alloit enfin passer le reste de ses jours en

paix au sein de sa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à Jones, il se croyoit trop convaincu du zele et de l'amitié de Partridge pour oser soupçonner que quelque vue intéressée pût corrompre la pureté de ses intentions. Né très peu défiant, il n'étoit pas assez âgé pour l'être devenu. Si la défiance n'est point née avec nous, c'est l'âge qui la donne.

Le lendemain au point du jour, le diligent Partridge étoit à la porte de Jones, le bissac sur le dos, et tout prêt à partir. Ce meuble étoit son ouvrage; car il joignoit encore à tous ses autres talents celui d'être tailleur. Son linge étoit empaqueté; il en fit autant de celui de Jones, et sortoit déja chargé des nippes superflues de son maître, qu'il comptoit aller serrer chez lui, lorsqu'il

se vit arrêté par l'hôtesse, qui lui déclara nettement que l'usage immémorial de son hôtel étoit qu'il n'en sortît pas un chausson que la carte ne fût payée.

Partridge, indigné de l'affront, rappella en vain toutes ses qualités, et lacha beaucoup de latin. Mais l'hôtesse, ferme sur l'étiquette du logis, fut inébranlable. Il fallut se résoudre à payer, et, qui pis est, à se voir vivement écorché. Après quoi nos deux voyageurs quitterent la maison sans qu'on daignât seulement s'abaisser jusqu'à leur souhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le traducteur françois parle seul.

L'AUTEUR anglois, après avoir conduit Tom et Partridge jusqu'à Glocestre sans aucune aventure digne d'être transmise à la postérité, les fait dîner dans une fameuse auberge, dont l'hôtesse, aussi aimable que polie, fait un

très honnête accueil à monsieur Jones, qui a même le plaisir de dîner avec elle. Deux autres voyageurs se trouvent dans la même hôtellerie : l'un est ce même procureur que nous avons vu, dans le premier volume, venir annoncer à M. Alworthy, malade alors, la mort de madame Blifil sa sœur, et qui étoit resté trop peu de temps au château pour connoître Tom Jones. Le nom de ce procureur est Dowling. L'autre personnage est un soi-disant avocat, au fond, courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hasard ou le besoin avoit quelquefois conduit dans la cuisine de M. Alworthy, sans pourtant qu'il eût jamais eu l'honneur de parler au maître de la maison.

Ce dernier personnage, piqué de n'être pas assez accueilli par Jones, qui ne se rappella pas de l'avoir jamais vu, attend qu'il soit sorti de table pour le peindre aux yeux de l'hôtesse avec les

plus noires couleurs. Le procureur, qui, malgré lui-même, a pris quelque amitié pour Tom, s'efforce en vain de le défendre en assurant l'hôtesse qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, et par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai et qu'il n'ait appris d'original au château de M. Alworthy, d'où, si l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Sur quoi le procureur reste muet, ronge ses doigts, paie son écot, et part. Le médisant, content de sa victoire, ne tarde pas à en faire autant, et laisse l'hôtesse très indisposée contre Jones, qui, en rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle, se voit durement refusé. Ce changement d'humeur dans une femme que Jones avoit trouvée très affable au dîner, le surprend, et l'offense au point de ne vouloir pas rester plus long-temps chez elle. Partridge qui s'y trouvoit au mieux, objecte en

vain que la nuit est prochaine, et propose d'autres bonnes raisons pour ne pas hasarder d'aller plus loin dans l'obscurité, et sur-tout en hiver. Son maître veut être obéi : il satisfait l'hôtesse, et tous les deux quittent l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Jones et Partridge.

Il étoit cinq heures sonnées (dit l'éloquent auteur anglois en style beaucoup plus fleuri), lorsque nos deux aventuriers sortirent de Glocestre : la nuit même n'eût pas tardé à devenir très noire si la lune, alors dans son plein, ne fût tout-à-coup venue éclairer l'horizon.

Tom ne marcha pas long-temps sans porter ses regards sur cette belle et officieuse planete, et sans demander à son compagnon si de sa vie il avoit vu une plus agréable soirée. Le bon Partridge, qui n'avoit quitté qu'à

regret l'abondante cuisine de Glocestre, étoit trop occupé de son chagrin, pour songer seulement à lui répondre. Notre héros continua l'éloge de la lune, et cita même en sa faveur quelques passages de Milton, celui de tous les poëtes connus qui a parlé le plus sublimement des deux flambeaux célestes. Pour amuser Partridge, il lui raconta même l'histoire rapportée dans le SPECTATEUR, de deux tendres amants, qui, forcés de se séparer, étoient convenus de s'entretenir, quoique très éloignés l'un de l'autre, en regardant fixement la lune à certaine heure convenue entre eux : tous deux très satisfaits de la seule pensée que chacun d'eux, à l'instant même, envisageoit le même objet. De tels amants, ajouta Jones en poussant un soupir, avoient probablement des cœurs bien formés pour sentir tout ce que l'amour a de plus sublime et de plus délicat ! Cela pourroit bien être,

lui répondit en murmurant son compagnon; mais j'envierois encore plus leur bonheur, s'ils étoient insensibles au froid. A mon égard, je suis transi; et si bientôt nous ne rencontrons quelque abri, je pourrai bien laisser mon nez en route. = Fi donc! fi donc, encore un coup, monsieur Partridge! lui dit Jones. Est-ce là ce courage que vous me vantiez tant hier? Eh quoi! nous allons chercher l'ennemi, et le moindre froid vous effraie! Je desirerois, il est vrai, que dans ce moment-ci quelque bon guide nous apprît lequel de ces chemins nous devons prendre; voilà ma seule inquiétude. = Oserois-je vous proposer un conseil? lui dit Partridge... Interdum stultus opportuna loquitur. = Eh bien, lequel choisiriez-vous? s'écria Jones. = Ni l'un ni l'autre, répondit Partridge: le seul chemin dont nous soyons bien sûrs, est celui qui nous a conduits jusqu'ici: en redoublant le

pas, nous nous retrouverons en moins d'une heure à l'hôtellerie de Glocestre. Mais si nous allons en avant, Dieu sait si d'ici à demain nous arriverons quelque part. = Vous vous trompez, répliqua Jones : prenons à gauche, je crois entrevoir les montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de Worcestre ; et là, si vous voulez tout de bon me quitter, vous en serez le maître : à mon égard, rien ne pourra me détourner de suivre mon dessein.

Partridge, humilié qu'on pût le supposer capable de sitôt se rebuter, protesta dans l'instant à Jones que l'intérêt de son ami l'avoit seul fait parler, et qu'il étoit bien sûr de le suivre partout.

Ils marcherent alors quelques instant sans se rien dire. Jones soupiroit, et Partridge bien plus amèrement encore, quoique par un autre motif, lorsque notre héros, en s'arrêtant tout-

à-coup, et en prenant la main de Partridge : Qui sait, lui dit-il, mon ami, si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même lune que je regarde avec tant de plaisir ? = Cela pourroit n'être pas ... impossible, répondit l'autre : mais si les miens étoient dans cet instant fixés sur un bon aloyau, le diable pourroit emporter et la lune et ses cornes avant qu'elle obtînt de ma part le plus léger coup-d'œil. = Cette réponse est bien d'un Cannibale ! s'écria Jones. Mais dis-moi, mon cher Benjamin, ne fus-tu jamais amoureux ? = Hélas ! répondit-il en soupirant,

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Plût au ciel que ce malheur ne me fût jamais arrivé ! = Ta maîtresse étoit donc bien cruelle ? lui dit Jones .... Tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en vous-même, monsieur, lui dit Partridge, puisque la chienne

ne m'épousa que pour avoir le plaisir de me faire enrager d'autant plus à son aise. Mais, graces au ciel! elle n'est plus; et si j'imaginois qu'elle habitât maintenant dans la lune, ainsi que le prétend certain auteur dont le nom m'est indifférent, la peur de la revoir m'empêcheroit de jamais regarder cet astre. Je voudrois cependant, uniquement par pur égard pour vous, que cette planete bizarre devînt tout-à-coup un miroir, et que votre chere Sophie se trouvât placée vis-à-vis.=
Ah! cher Partridge, s'écria Jones, quelle heureuse pensée! L'imagination seule du plus tendre des amants a pu la faire naître. Ô mon ami! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour! Hélas! mon rêve étoit délicieux: il s'évanouit pour jamais!.. L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci que par l'oubli de mon bonheur passé.

Eh ! pourquoi, répondit Partridge, pourquoi désespérer de revoir l'aimable Sophie ? Si vous vouliez m'en croire, non seulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez même la posséder.

Ah ! garde-toi, Partridge ; de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déja que trop combattu de si fatals desirs.

Ma foi, monsieur, si vous aimez, non seulement sans espérance, mais sans desir de posséder votre maîtresse, votre amour est d'un genre que je ne saurois définir. = A la bonne heure ! lui dit Jones : mais laissons là cette matiere. Dis-moi pourtant quel étoit ce conseil que tu me proposois dans le moment. = De nous en retourner à Glocestre, lui dit Partridge, et là je vous dirai le reste.

Je vous ai déja instruit de ma résolution, monsieur Partridge.... J'ap-

perçois que la vôtre est de m'abandonner : ne vous contraignez plus ; partez, et recevez cette guinée comme un foible garant de ma reconnoissance. Il seroit trop injuste que je vous forçasse d'aller plus loin ; et, à vous parler vrai, mon seul desir est d'affronter une mort glorieuse en servant ma patrie.

Partridge, attendri par la beauté des sentiments de Tom, et convaincu de l'inutilité de ses efforts pour le détourner de sa résolution, imagina qu'il étoit convenable de se taire, ou de l'appaiser par des promesses réitérées d'un attachement éternel.

CHAPITRE IX.

Étrange aventure.

Nos voyageurs achevoient ce dialogue, lorsqu'ils arriverent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, Jones s'arrêtant tout-à-coup,

et levant la tête, garda quelques instants le silence.... Je serois bien tenté, dit-il enfin, de monter au sommet de cette montagne : par ce beau clair de lune la vue y doit être charmante, et sur-tout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. = A la bonne heure, répondit Partridge : mais si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine, par la raison contraire, que cette vallée doit en faire naître d'agréables ; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il ne fait déja que trop froid ici, sans risquer d'aller nous morfondre encore un peu plus là-haut. Cherchons plutôt quelque taniere, où nous puissions nous réchauffer et reprendre des forces. = A vous permis, répliqua Tom : placez-vous seulement à portée de ma voix, et j'aurai soin de vous rappeller à mon retour.

Je me flatte, monsieur, lui dit Par-

tridge, que depuis quelques moments vous ne vous avisez pas d'extravaguer? = Pardonnez-moi, reprit Jones, si tant est que l'envie de monter jusques là-haut soit une extravagance. Mais puisque vous avez tant froid, je voudrois que vous restassiez ici : je serai sûrement à vous avant qu'il soit une heure. = Non pas, s'il vous plaît ! s'écria Partridge, qui à sa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des esprits : j'ai fait serment, en quelques lieux que vous alliez, de ne jamais abandonner mon maître et mon ami.

En discourant ainsi, Partridge appercevoit à travers les arbres une lumiere qui ne lui paroissoit pas éloignée. Ravi de cette découverte : Ah ! monsieur, s'écria-t-il, le ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison, peut-être même est-ce une hôtellerie ! Si vous avez pitié de moi un peu plus que de vous-même, gardons-nous de

trop mépriser les faveurs de la providence ! Quiconque habite ces affreux déserts, pour peu qu'il soit chrétien, ne sauroit refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. Tom ne put résister aux pressantes instances de Partridge, et tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoit la lumiere.

Ils trouverent bientôt la porte d'une espece d'hermitage, où Jones frappa et appella plusieurs fois sans que personne répondît. Partridge, dont la tête n'étoit remplie que de revenants, de lutins et de sorciers, trembla bientôt de tous ses membres, et commençoit à invoquer toute la cour céleste, lorsqu'aux cris redoublés de Jones, une vieille femme, en montrant sa tête par la lucarne d'un grenier, leur demanda, d'une voix tremblante et cassée qui ils étoient, et ce qu'ils prétendoient d'elle... Ce sont deux voyageurs éga-

rés et demi-morts de froid, répondit Tom, qui ne vous demandent rien qu'un asyle et du feu. Qui que vous soyez, répliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, et sur-tout à cette heure : ne vous flattez donc pas que je descende.

Partridge, que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré, devint tout-à-coup éloquent : il exagéra pathétiquement ses souffrances et le danger où il étoit de perdre la vie, ainsi que son compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas s'attendrir. Il ajouta même que la personne avec qui il s'étoit égaré étoit un des plus grands seigneurs de la province, et n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'inexorable vieille. Tom parla beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu, jointe à l'élégance de sa figure, que la femme avoit eu le temps de parcourir au clair de la lune, dissi-

pa toutes ses craintes et la détermina enfin à leur ouvrir la porte.

Ils trouverent bon feu ; et Partridge, au comble de la joie, n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais il étoit à peine réchauffé que les mêmes idées qui occupoient toujours sa tête, relativement aux enchantements et aux sortileges, vinrent la troubler de nouveau : et le lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille, qui se tenoit alors debout devant le timide Partridge. C'étoit le vrai pendant de la sorciere si énergiquement dépeinte par Otway dans sa tragédie de L'ORPHELINE ; une femme, en un mot, qui, sur sa seule physionomie, eût été pendue sous le regne du roi Jacques I.

D'autres circonstances également effrayantes se présentoient en foule pour confirmer Partridge dans son

opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, demeuroit seule en un lieu si désert ; une maison dont les dehors sembloient encore trop bons pour elle, et dont le dedans étoit d'une propreté et d'une magnificence surprenante : tout cela lui sembloit si peu naturel, que le diable devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de tout ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés très dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs.

Tandis que notre ami Tom étoit tranquillement occupé à regarder ces curiosités, et que Partridge, en se grillant auprès du feu, trembloit de tous ses membres sans oser, qu'à la dérobée, jetter un œil timide sur la vieille : J'espere, messieurs, leur dit-elle, que

vous voudrez bien vous hâter de sortir de cette maison ; j'attends à tout instant mon maître, et je ne voudrois pas, pour le double de ce que j'ai reçu, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un maître ? lui dit Jones. Pardon, ma bonne femme ! j'avois peine en effet à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, si la moindre partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois trop riche... Mais, encore un coup, ne restez pas plus long-temps ici, car il va revenir dans la minute ! Qu'appréhendez-vous donc ? interrompit notre héros : pourra-t-il condamner un trait d'humanité aussi louable que le vôtre ? Hélas ! dit-elle, c'est un homme bien étrange ; il ne ressemble en rien aux autres ; il n'en veut fréquenter aucun ; il les déteste tous ; il ne sort presque point, et ne va jamais que la nuit, de peur d'en ren-

contrer. Mais on craint également de le voir ; car son seul aspect est suffisant pour effrayer quiconque ne l'a point déja vu. On l'appelle dans le pays l'homme de la montagne, parcequ'il s'y promene volontiers la nuit ; le diable même n'est pas plus redouté par le peuple.... Et je crains toute sa fureur s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, monsieur, dit en frémissant Partridge ; je ne sens plus de froid, et me voilà prêt à vous suivre : n'irritons pas le maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en ressentir, et... Croyez-moi, monsieur, partons... la nuit est admirable.... Et voyez-vous ces pistolets tout le long de la cheminée?... ils sont chargés, sans doute... et qui sait?...=Tais-toi, lui dit Jones en le regardant de travers : je te garantis de toute espece de danger. = Oh ! quant à cet article, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à per-

sonne ; s'il a des armes, c'est pour sa sûreté : cette maison a déja soutenu plus d'un siege, et depuis quelques nuits nous avons cru entendre des voleurs. A mon égard, je ne puis concevoir qu'il n'ait pas encore été assassiné dans ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du peuple, et au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois cru, lui dit Tom, à la vue des raretés qui ornent cet appartement, que votre maître étoit un voyageur. Aussi l'a-t-il été, répondit la vieille, et même très fameux : il est peu d'hommes plus savants que lui ; et je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quelle que soit la cause du train de vie qu'il a choisi, il est sûr que depuis trente ans passés que je le sers, il n'a pas dit quatre mots à personne.

Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son maître pouvoit arriver à chaque instant; et celui de s'entretenir d'un homme si extraordinaire rendoit Jones aussi abondant en questions, que Partridge en bonnes raisons pour déloger au plutôt; lorsque la vieille, en pâlissant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le signal de son maître; et qu'au même instant une autre voix fit entendre ces mots: « Allons, vieux coquin, où est ton argent? montre-nous tous tes trésors, « traître, ou je te brûle la cervelle... »

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque voleur qui vient d'attaquer mon maître... Hélas! que faire? ô Dieu! que vais-je devenir? = Que faire? s'écria Jones: ces pistolets sont-ils chargés? = Hélas! non, monsieur... Au nom du ciel, ne nous massacrez point! (La bonne femme n'avoit point alors meilleure opinion de ceux du dedans que de ceux du dehors.)

Tom ne daigna pas lui répondre ; mais, en se saisissant d'un vieux sabre très large qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours du solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes, auxquels il demandoit la vie. Tom ne leur fit aucunes questions ; mais il tomba si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs, peu disposés à cette attaque, se hâterent de lâcher prise, et de se sauver, en roulant jusqu'au bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, revient au vieux solitaire, qu'il trouva presque sans sentiment, et qu'il fit revenir, en lui marquant combien il prenoit part à son malheur, au cas qu'il fût aussi blessé qu'on le pouvoit craindre.

L'homme de la montagne ouvrit les yeux, fixa quelques instants notre héros, et s'écria en soupirant : Non, monsieur ! non, mes blessures sont peu de

chose, et je rends graces à votre pitié!....

J'apperçois, monsieur, lui dit Tom, que vous n'êtes pas sans soupçons sur le compte des personnes mêmes qui ont eu le bonheur de vous être ici de quelque secours : je ne puis même absolument vous condamner. Rassurez-vous pourtant; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces bois : le froid de cette nuit nous avoit fait chercher quelque soulagement chez vous; et nous allions partir, lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme, monsieur; c'étoit uniquement pour vous servir que je m'en étois emparé : je n'en ai plus besoin; daignez, s'il vous plaît, la reprendre.

Le bon vieillard, après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis,

jetta un regard de surprise et d'admiration sur notre héros, poussa un long soupir, et s'écria : Pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours si défiant, et je ne fus jamais ingrat. = Rendez donc graces au ciel, lui dit Jones : c'est lui seul qui vous a préservé. Quant à moi, vous ne me devez rien : l'humanité vouloit que je vous secourusse ; j'aurois fait pour un autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous envisage un peu mieux, lui dit le vieux solitaire... Quoi ! vous êtes homme, et vous connoissez la pitié ! ... Oui, je commence à sentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumiere : c'est à vous que je dois la vie.

La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son maître, et celle qu'elle ressentoit pour lui : Partridge étoit, s'il est possible, encore plus effrayé. L'une pourtant, lors-

qu'elle vit son maître accueillir ainsi Tom, commença à se rassurer : mais l'autre n'eut pas plutôt jetté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme, que sa terreur ne connut plus de bornes.

A dire vrai, l'air et l'accoûtrement du solitaire auroient eu droit de troubler une ame plus ferme. Figurez-vous la taille la plus haute et la plus décharnée, une barbe de patriarche unie aux traits les plus marqués de la décrépitude, le tout enveloppé d'une simarre de peau d'âne, et surmonté d'un très gros bonnet d'ours.... c'est à-peu-près le portrait de l'hermite.

Je crains fort, messieurs, leur dit-il dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous ; mes provisions sont médiocres et journalieres. Je puis cependant vous offrir un doigt d'excellente eau-de-vie que je conserve

très soigneusement depuis trente ans Tom se dispensa poliment d'en boire ; et la douceur de son caractere ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son hôte, le solitaire lui demanda par quel hasard un homme du rang dont il paroissoit être se trouvoit égaré à pareille heure, et sur-tout à pied, dans des lieux si déserts.

Souvent les apparences sont trompeuses, répondit Jones ; et je ne suis pas plus ce que vous me croyez être, qu'en état de vous dire au vrai dans quels lieux je vais maintenant.

Quel que vous puissiez être, et quels que soient vos desseins, lui dit le vieil hermite, je ne me sens pas moins dans l'impossibilité de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, répliqua Tom, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour son prochain un bien que l'on n'estime plus ?

rien n'est maintenant à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché, jeune homme, répondit l'inconnu, qu'à l'âge où je vous vois vous ayez d'assez fortes raisons pour vous croire si malheureux.

Oui, je le suis, je le suis en effet, monsieur! s'écria Jones; et personne ne le fut jamais davantage. = C'est sans doute un ami, peut-être une maîtresse, qui vous cause tant de regrets?

Ah! quels mots osez-vous prononcer! lui dit en soupirant notre héros. Un seul de ces malheurs est beaucoup plus que suffisant pour déchirer un cœur aussi sensible que le mien.

J'ai tort, sans doute, interrompit promptement le vieillard: pardon si, trop indiscrètement curieux, j'ai hasardé de vous déplaire. Hélas! je ne saurois vous condamner, s'écria Jones; et je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que je vois en ces lieux, votre genre de vie, les raisons peu communes qui sans doute vous l'ont fait embrasser, la peur que d'étranges malheurs n'en aient été la cause, les bontés que vous daignez me témoigner, et les sentiments que je me sens pour vous ; tout me force et m'enhardit à vous supplier de pardonner à des mouvements curieux qui m'agitent moi-même.

Le vieil hermite soupira encore, et se tut quelques moments. De là regardant Jones avec douceur : J'ai lu, dit-il, jadis qu'une figure intéressante étoit pour celui qui la porte la meilleure lettre de recommandation ; et, dans ce cas, personne en vérité ne fut jamais si bien recommandé que vous ! Je me croirois pourtant le plus ingrat des hommes, si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; et la plus grande de mes peines est de ne

pouvoir vous prouver que par des mots toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire d'un malheureux vous paroît digne de votre curiosité, je suis prêt à la satisfaire, et avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une espece de conformité dans nos fortunes, qui joint la pitié la plus tendre aux autres sentiments que j'ai si justement conçus pour vous.

Le solitaire alloit commencer son histoire, lorsque Partridge, un peu remis de ses terreurs, crut, pour se rétablir entièrement, ne devoir point laisser oublier cette eau-de-vie de trente ans, si vantée l'instant auparavant par son hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade; après quoi l'hermite leur raconta son histoire.

CHAPITRE X.

Où le traducteur françois, de nouveau, parle seul.

CETTE histoire, très longue, ne contient que des aventures très vulgaires, dès-là très peu intéressantes, et qui pis est n'a aucun trait au reste du roman : il est même assez difficile de deviner par quel motif l'auteur anglois l'y a insérée, et d'autant plus qu'elle coupe assez désagréablement l'intérêt que les malheurs du jeune héros inspirent au lecteur.

Le traducteur, après avoir fait un grand nombre de retranchements à l'ouvrage de Fielding, en partant des mêmes motifs, avoit pourtant cru la devoir conserver par égard pour l'auteur original, qu'il supposoit avoir eu des raisons particulieres pour avoir imaginé cette espece de hors-d'œuvre. Mais aujourd'hui que Fielding n'est plus, il n'a pas balancé à la retrancher dans cette nouvelle édition.

C'est donc en finissant cette même histoire que l'hermite dit qu'après tant de disgraces, absolument déterminé à fuir le commerce des hommes, il a fixé sa demeure sur cette montagne.

Se peut-il, lui dit Jones après l'avoir remercié, que vous ayez pu persister si long-temps sans ennui dans un pareil genre de vie?

J'ai beaucoup voyagé, répondit le vieux solitaire. Mais ces détails particuliers seroient trop longs. Le jour commence à luire: vous devez être fatigué: votre ami dort profondément; essayez de faire de même, et croyez-vous en sûreté. A mon égard, quoique soumis aux besoins de la nature, je ne les satisfais que lorsque je m'en sens pressé. Le jour naissant me paroît beau: je vais jouir, du haut de ces montagnes, d'un spectacle très agréable, et toujours nouveau pour mes yeux.

Tom, qui n'avoit nul besoin de dor-

mir, prià son hôte de permettre qu'il l'accompagnât dans ses courses.

Ils sortirent ensemble, et laisserent le bon Partridge dans les bras du sommeil.

FIN DU LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIEME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Aventure surprenante.

Tom et le solitaire, en s'entretenant des beautés de la nature, étoient parvenus au haut de la montagne, au bas de laquelle on voyoit un grand bois; lorsque des cris perçants qui paroissoient en sortir, vinrent tout-à-coup leur frapper l'oreille. Tom écouta pendant quelques instants, et prenant aussitôt son parti, il descendit ou plutôt se laissa glisser jusqu'au bas de la montagne, et s'enfonça dans le plus épais du bois.

Les cris qui redoubloient lui servoient de guide : il vit bientôt un spectacle aussi cruel qu'intéressant. C'étoit

une femme demi-nue, luttant contre un homme qui, à l'aide d'une jarretiere passée au cou de cette malheureuse, l'entraînoit vers un arbre où il paroissoit avoir dessein de l'attacher. Tom, sans perdre un instant en informations inutiles, appercevant un gros bâton que cet homme avoit laissé par terre à quelques pas de lui, s'en servit si utilement avant que ce scélérat eût le temps de se mettre en défense, que la femme même, imaginant son ennemi hors d'état de jamais l'offenser, crut devoir demander grace pour lui au redoutable Jones.

Cette belle affligée tomba aux pieds de son libérateur et lui marqua toute la sincérité de sa reconnoissance. Il étoit tendre, il s'empressa de la relever, et l'assura, en bégayant, de tout le plaisir qu'il ressentoit d'avoir été utile à une femme si charmante.

La vérité du fait est que l'inconnue

étoit encore aimable et fraîche ; et que le désordre de son habillement, qui laissoit voir une gorge très blanche, avoit tellement exagéré le mérite du reste aux yeux du susceptible Tom, qu'il ne savoit plus qu'admirer et se taire.

La dame se trouvoit à-peu-près dans les mêmes dispositions. Jones étoit beau et fait à peindre, nous l'avons déja dit : tout cela, joint à un service essentiel et à propos rendu, avoit fait naître une foule de sentiments si divers dans le cœur de l'inconnue, que sa bouche manquoit d'expressions pour les peindre à son gré.

Leur silence ne fut interrompu que par les mouvements du blessé, qui tentoit de se relever : ce que Jones n'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui lia les mains derriere le dos avec la jarretiere même dont ce cruel avoit prétendu faire un usage bien plus criminel. Ce

malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, et Tom ne l'avoit pas encore envisagé. Il ne fut pas peu surpris, ni peut-être moins satisfait, de reconnoître en lui ce même enseigne, ce même Northerton, qui, quelques jours auparavant, l'avoit si brutalement blessé à la tête.

Tom eut bientôt pris son parti. Il demanda à la dame si elle étoit éloignée de chez elle, ou si elle n'avoit aucunes connoissances dans le voisinage, chez lesquelles il pût la conduire en attendant qu'il pût remettre Northerton dans la prison la plus prochaine. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit absolument étrangere dans ce pays ; et Jones commençoit à se trouver dans un grand embarras, lorsqu'il se ressouvint du bon hermite qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Il y vola, et retrouva le solitaire assis au même endroit, qui, avec un

fusil à la main, attendoit tranquillement la fin de l'aventure.

Le vieillard lui conseilla de mener la dame à Upton, petite ville voisine, et où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours qu'exigeoit sa situation présente.

Tom, satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus, remercia l'hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer Partridge à l'endroit indiqué, et revint au bois à toutes jambes.

Lorsque Jones étoit parti pour aller consulter l'homme de la montagne, il avoit très bien imaginé que M. Northerton, avec les mains liées derriere le dos, n'étoit pas en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il savoit d'ailleurs que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de portée de la voix de cette dame; et il avoit menacé l'enseigne d'être lui-même son bourreau, s'il donnoit lieu de

former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement étoit sensé ; il n'y manquoit qu'un point : c'est que Northerton avoit les bras très bien liés, mais que ses jambes étoient libres, de sorte que l'enseigne, pendant l'absence de Jones, avoit cru devoir s'en servir pour se sauver dans le plus épais du bois.

L'imprudent Tom, à son retour, piqué de cette fuite, vouloit absolument le suivre : mais la dame, effrayée de la nouvelle absence projettée par son libérateur, qui pouvoit s'égarer dans la forêt, et la laisser seule dans un état très peu décent, le pria de si bonne grace d'abandonner cette poursuite, que le complaisant Jones ne put la refuser.

Elle attendoit encore une autre grace : nous avons dit qu'elle étoit presque nue, et sa pudeur souffroit de se voir

ainsi exposée aux regards d'un jeune homme. C'est ce qu'elle lui fit entendre avec tous les ménagements possibles, tandis qu'ils étoient en route pour aller à Upton. Tom, qui savoit trop bien vivre pour ne se pas prêter aux scrupules d'une belle dame, lui proposa dans l'instant son habit : ce qui fut refusé. Pourquoi donc ? Je l'ignore. Ce que je sais positivement, c'est que Jones, sans doute pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvoit lui causer la liberté de ses regards, lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la ville, et qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques mauvais plaisants diront peut-être que dans le cours de cette marche, assez semblable à celle de deux tendres époux très fameux dans la fable, notre moderne Orphée fut plus d'une fois tenté, et succomba même à la tentation de regarder souvent derriere lui. Quoi qu'il en soit, il par-

vint à mener sa compagne, sans aucun accident, jusques dans les murs délabrés de l'illustre ville d'Upton.

CHAPITRE II.

Arrivée de Jones et de la dame inconnue dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles aventures.

JONES, après avoir fait choix de l'hôtellerie la plus apparente, et demandé une chambre haute, où la servante les conduisoit, se vit tout-à-coup arrêté par l'hôte, très choqué, disoit-il, qu'une pareille créature osât mettre le pied dans sa maison. Tom, indigné de cette insulte, en alloit punir l'auteur, lorsque l'arrivée de l'hôtesse ajouta au vacarme dont retentissoit l'hôtellerie. Partridge, qui arrivoit alors, heurle à l'unisson avec eux; la servante, aussi méchante bête que ses maîtres, vient mêler sa voix à la leur: tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois, tous enfin alloient se

battre; quand l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux, qui se fit entendre à la porte, attirant de ce côté toutes les attentions de l'hôte et de sa femme, laissa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos voyageurs. La chambre dont ils s'emparerent étoit la plus belle de la maison; et Tom félicitoit déja sa belle inconnue de son arrivée dans Upton, lorsque l'hôtesse avec un air plus radouci, vint les prier de vouloir bien céder cet appartement à une jeune dame de la plus grande qualité, qui venoit d'arriver dans un carrosse à quatre chevaux, avec une femme de chambre.

Jones et son inconnue crurent devoir y consentir, pourvu qu'on leur en donnât un autre. L'hôtesse y consentit à son tour, et l'on descendit dans la cuisine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Mais à peine y étoient-ils entrés,

qu'un détachement de soldats qui conduisoient un déserteur arriva dans l'hôtellerie. Le sergent s'informa d'abord à l'hôte du nom et de la demeure du premier magistrat du lieu, et fut assez surpris d'apprendre que c'étoit l'aubergiste même. Il lui demanda à la fois des billets de logement et une bouteille de biere, et se plaça, en attendant, auprès du feu. Tandis que ceci se passoit, Jones étoit occupé à consoler sa dame, qui, assise vis-à-vis d'une table de la cuisine, et la tête appuyée sur son bras, pleuroit ses infortunes... Mais de crainte que le lecteur (attendu certaine circonstance qu'il n'a sûrement pas oubliée) ne soit ici dans l'embarras, je crois qu'il est bon d'avertir que l'inconnue, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit pourvue d'une taie d'oreiller qu'elle avoit employée de façon à pouvoir paroître aux yeux de tant de gens dans un état un peu moins indécent.

Le sergent, qui, du coin du feu, la regardoit avec attention depuis quelques minutes, très sûr de ne se point méprendre, quitte alors sa place avec vivacité, s'approche chapeau bas, et lui demande en bégayant si ce n'est point l'épouse du capitaine Waters qu'il a l'honneur de saluer. La pauvre femme, qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux, reconnut d'abord le sergent, et lui avoua en rougissant qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne, lui dit-elle en soupirant, c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire. Vous voyez mon libérateur, ajouta-t-elle en montrant M. Jones, c'est à lui que je dois la vie; c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoi què ce gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le sergent en retroussant sa moustache, il peut comp-

ter sur la reconnoissance du capitaine, et j'en suis garant. En attendant, madame, si je pouvois vous être bon à quelque chose, ordonnez, disposez de moi sans façon : je connois le bon cœur du capitaine ; ce sera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés sur cette dame. L'hôtesse, qui avoit tout entendu, courut à elle, l'accabla d'excuses, rejetta la réception qu'on lui avoit faite sur la crainte de déshonorer une hôtellerie bien famée, et finit par la supplier de disposer de sa plus belle robe, en attendant que l'équipage de la dame, volée sans doute, pût être retrouvé.

La dame avoit peine à lui pardonner : l'intercession de Jones l'y détermina. La robe fut acceptée : on fit faire grand feu dans une autre chambre assez propre, où l'hôtesse accompagna madame, qu'elle vouloit, dit-elle, avoir l'honneur d'aider à sa toilette.

Le calme étant ainsi rétabli partout, Jones, en attendant qu'elle fût habillée, et que le dîner qu'il commanda fût prêt, rassembla toute la compagnie auprès du feu, et commanda une jatte de punch pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

Plus qu'à demi prévu.

La table mise, et le dîner servi dans la chambre de madame Waters, Tom ne se fit pas appeller deux fois. Il étoit à jeun depuis près de vingt-quatre heures : on peut juger s'il s'en indemnisa ! Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la dame : elle avoit déja trop regardé Jones ; elle le regardoit encore, et ne voyoit que lui. Un sens n'est presque jamais pleinement satisfait qu'aux dépens des autres.

Notre héros, sans être petit-maître, interceptoit pourtant quelques

unes de ces œillades qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faisoit tacitement son profit, et mangeoit d'autant, très résolu de savoir à quoi s'en tenir dès que la table seroit levée. Ce moment arriva.

Les sentiments d'une reconnoissance très légitime de la part de la dame ouvrirent la scene. Tom y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif et pressant ; l'amour et l'occasion le dictoient : point de raisonnements vagues, point de digressions inutiles, rien qui s'écartât du vrai but ; bien attaqué d'une part, assez bien défendu de l'autre, jusqu'au moment où certain point cédé mit les deux interlocuteurs d'accord, du moins pour le moment.

Tom profita de la treve pour laisser entrevoir quelque curiosité sur l'aventure extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer ma-

dame Waters. Mais il sentit bientôt, par l'adresse avec laquelle elle écartoit ses demandes, qu'elle avoit des raisons pour n'entrer dans aucun détail sur cet article. C'en fut assez pour l'empêcher d'insister davantage : mais il ne présuma pas moins que femme qui se tait en pareil cas craint ou de trop ou de trop peu rougir.

Tandis que la dame, en détournant cette conversation, la ramene insensiblement sur une autre matiere, écoutons un instant celle que l'on tient sur leur compte dans la cuisine.

Partridge, le sergent, et le cocher qui avoit amené la jeune personne de qualité avec sa femme de chambre, buvoient auprès du feu : l'hôte et l'hôtesse, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de temps à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'homme de la

montagne touchant la situation dans laquelle madame Waters avoit été trouvée dans le bois par son maître. Le sergent à son tour débita tout ce qu'il savoit des antécédents de cette histoire. La dame, disoit-il, étoit regardée comme l'épouse du capitaine Waters ; on l'avoit vue par-tout en quartier avec lui ; elle portoit même son nom : il ignoroit pourtant, ainsi que bien d'autres, si elle étoit véritablement sa femme. Mais qu'importe après tout ! elle étoit d'un excellent caractere ; elle protégeoit le soldat, et tous les officiers l'aimoient. Elle avoit, il est vrai, quelque prédilection pour l'enseigne Northerton. Mais qu'importe encore ! le capitaine l'ignoroit, ou ne vouloit pas le savoir ; il n'en aimoit pas moins sa femme : qu'avoit-on à y dire ?

J'ai à y dire, répondit l'hôtesse qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui

feroient mieux de parler moins. Elle est sa femme légitime; j'en mettrois la main au feu: voyez-la seulement habillée comme elle est maintenant, et dites-moi si vous vîtes jamais femme de condition mieux mise. D'ailleurs une gredine donne-t-elle une guinée pour le louage d'une robe? Allez, encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le sergent, piqué de la sortie que lui faisoit l'hôtesse, lui préparoit une réponse militaire; mais l'hôte, dont le son de la guinée avoit frappé l'oreille, lui coupa la parole pour quereller sa femme sur l'imprudence qu'elle avoit eue de recevoir d'abord si durement de si généreuses pratiques.

Tandis qu'ils contestoient maritalement sur ce sujet, le sergent, après avoir versé rasade à la ronde, interrogea Partridge sur ce qu'étoit son maître, et sur l'objet de son voyage. Par-

tridge, offensé d'être pris pour un domestique, répondit qu'il n'avoit point de maître ; que M. Jones étoit son ami ; que ce même M. Jones étoit fils unique de M. Alworthy ; qu'il voyageoit pour son plaisir, et qu'il avoit laissé son équipage à Glocestre pour aller voir plus familièrement l'homme de la montagne.

Au nom de M. Alworthy, l'hôte et l'hôtesse en même temps s'écrièrent : Quoi ! cet aimable et jeune gentilhomme est fils de M. Alworthy ? de ce M. Alworthy si riche, et qui fait tant de bien à tout le monde dans sa province ?

Vous l'avez dit, répliqua gravement Partridge.

Je m'étois doutée, interrompit l'hôtesse, que ce jeune homme étoit de condition : tout est noble en lui ; sa physionomie enchante, son premier abord m'a charmée !

L'hôtesse en eût dit plus, sans doute, si on n'étoit pas venu lui apprendre que la jeune demoiselle demandoit son carrosse, et vouloit partir à l'instant. Mais elle s'en flattoit en vain : son cocher, ainsi que le sergent, étoit ivre : Partridge n'étoit guere plus de sang-froid. Quant à l'hôte, dont le seul talent étoit celui de boire, le vin, la biere et l'eau-de-vie même ne produisoient pas plus d'effet sur lui que sur les tonneaux de sa cave.

Tel étoit l'état actuel de la cuisine, lorsque la sonnette de l'appartement de madame Waters se fit entendre, et fit monter l'hôtesse. C'étoit du thé qu'on demandoit. L'hôtesse, en le servant, crut devoir amuser la compagnie de l'embarras où se trouvoit la jeune demoiselle étrangere par l'intempérance de ses gens. Hélas ! ajouta-t-elle, il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir pour-

suivre actuellement son voyage! C'est en vérité la plus douce et la plus aimable des femmes; et je crois presque la connoître: je la soupçonne même, ou je me trompe lourdement, d'avoir quelque secrete passion dans l'ame, et de suivre quelque infidele... Mais non, elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un amant: il l'attend sans doute en quelque endroit convenu entre eux, et son inquiétude égale probablement celle de sa maîtresse.

Tom, à ces mots, laissa échapper un soupir auquel madame Waters parut ne point faire attention tant que l'hôtesse demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laissant entrevoir à Jones qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur aussi libre qu'elle eût voulu le croire. L'air interdit de Tom, en essayant de lui répondre, dut la

convaincre que ses soupçons n'étoient pas vains. Mais pourquoi s'en trop alarmer? Jones lui plaisoit par la figure; elle étoit sûre de ce point: elle connoissoit peu son cœur; qu'y faire? Il faut jouir de ce que l'on connoît... Que de femmes sensées pensent comme elle et agissent en conséquence!

CHAPITRE IV.

Éclaircissements.

Nous avons eu soin d'indiquer, dans le chapitre précédent, avec quelle politesse notre héros s'étoit prêté à la répugnance de madame Waters concernant le détail des aventures de sa vie. Mais nos lecteurs sont peut-être moins délicats: il faut en peu de mots les satisfaire.

La dame Waters n'étoit donc en effet, comme le sergent l'avoit soupçonné, que la maîtresse de son prétendu mari. Nous ajoutons à regret

qu'elle avoit eu quelques bontés pour l'enseigne Northerton ; que la division du régiment où servoit M. Waters, ayant deux jours de marche sur la compagnie dans laquelle M. Northerton étoit enseigne, étoit arrivée à Worcestre le lendemain du démêlé sanglant, ci-devant rapporté, entre Northerton et Tom Jones ; et qu'il avoit été convenu entre madame Waters et le capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à Worcestre seulement, pour de là retourner à Bath, où son prétendu mari iroit la rejoindre après la fin de la campagne.

M. Northerton avoit été instruit de cet arrangement par la dame, qui avoit même promis de rester à Worcestre jusqu'à ce que la compagnie de l'enseigne y arrivât. A quel dessein ? me dira-t-on. Le lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement ; et rien ne nous oblige à faire violence

à la candeur de notre caractere, par d'injurieux commentaires sur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt échappé de l'hôtellerie où il avoit si cruellement traité notre héros, qu'il avoit couru à Worcestre à la rencontre de madame Waters, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très peu d'heures. L'enseigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette dame son démêlé avec Tom Jones : il avoit seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent pu le rendre trop coupable, mais sans dissimuler le danger qui pouvoit menacer sa tête, au cas que cette affaire fût mal prise par ses juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus compatissantes et plus désintéressées que les hommes. Madame Waters, instruite du péril qui menaçoit son

ami, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il fut arrêté entre eux que M. Northerton, après avoir passé à travers champs le comté d'Hereford, se rendroit dans un des ports de la principauté de Galles, d'où il pourroit en s'embarquant défier le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la dame, toujours par le même principe de compassion et d'amitié pour lui, s'étoit absolument déterminée à lui tenir fidele compagnie... Oh ! dira-t-on, ceci passe le but!.. Patience, lecteur : pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, étoit dénué de tout : il avoit laissé son argent à l'hôtesse qui avoit facilité sa fuite : comment eût-il vécu ? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, et le prouvoit à M. Northerton, en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterling chacun, indépendamment de l'argent comptant et d'un diamant d'un prix assez honnête.

On sent que l'officier, dans la situation de ses affaires, n'étoit pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse : cela seroit trop étonnant. Ce qui l'est moins peut-être, attendu les foiblesses auxquelles certains caracteres ont une pente si connue, c'est que le projet de voler cette dame fût entré dans la tête de M. Northerton...

Sans doute il est des gens qu'il ne faut pas tenter.
Maudite occasion ! c'est toi qui fais le crime.

Madame Waters auroit dû le savoir, et ne l'ignoroit pas sans doute... Mais est-on prudent quand on aime ?

Il paroît donc maintenant assez inutile d'entrer dans un plus ample détail sur la façon dont Northerton parvint dans la route à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le plus léger prétexte suffisoit pour en imposer à une amie aussi chaude que l'étoit madame Waters ; et nous croirions faire

injure à la sagacité de nos lecteurs en surchargeant de circonstances vraisemblables un fait déja si vraisemblable par lui-même.

FIN DU LIVRE NEUVIEME.

LIVRE DIXIEME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un gentilhomme irlandois. Grandes aventures dans l'hôtellerie.

Il étoit minuit sonné, tout dormoit ou étoit censé dormir dans l'hôtellerie, excepté la servante Susanne, lorsqu'un cavalier, arrivant à toute bride, frappa rudement à la porte, et demanda en entrant s'il n'étoit point descendu quelques femmes dans la maison.

A l'air effaré de cet homme, la servante effrayée ne savoit que lui répondre. Parlez, parlez, dit-il; c'est ma femme que je cherche : je l'ai déja manquée deux fois aujourd'hui. Si c'est ici qu'elle est, je veux la voir : si elle en est partie, enseignez-moi le che-

min qu'elle a pris, et soyez sûre de votre fortune. Il ouvroit en prononçant ces mots une main pleine de guinées : spectacle séduisant, et très propre à engager toute autre même qu'une pauvre servante, à de plus grandes choses.

Susanne, qui, sur ce qu'elle avoit oui dire par le sergent, de madame Waters, ne doutoit pas qu'il ne fût ici question d'elle, et qui croyoit ne pouvoir jamais trouver l'occasion de faire plus légitimement sa fortune, offrit sans balancer de le conduire dans l'appartement de cette dame.

L'impétueux Irlandois ne se le fait pas répéter deux fois. Il monte sans chandelle avec Susanne; il trouve la porte fermée en dedans. Il frappe, on ne lui répond point assez tôt : il frappe de nouveau, fait sauter la serrure, et tombe sur le nez dans la chambre.

Un homme alors sortant du lit s'of-

fre à ses yeux, et d'une voix tonnante lui demande à quel titre on entre ainsi dans son appartement.

L'Irlandois, qui croyoit s'être trompé de chambre, se préparoit à de grandes excuses; lorsque les rayons de la lune lui montrerent une robe, des cotillons, des bas et des souliers de femme répandus confusément sur le plancher. Quel spectacle pour un jaloux! la rage ne lui permet pas de parler; il vole droit au lit. Tom (car c'étoit lui-même), indigné de son audace, veut en vain l'arrêter; les parties s'échauffent; bientôt les coups s'en mêlent; et madame Waters crie à tue-tête, Au meurtre! au voleur!

Un autre gentilhomme, Irlandois aussi, mais arrivé trop tard dès le soir même dans l'hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voisine. C'étoit un cadet de famille, qui, faute d'une assez

grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de Bath.

Ce jeune homme, réveillé par le bruit, se leve, prend sa chandelle qui brûloit dans la cheminée, d'une main, son épée de l'autre, et arrive dans la chambre de madame Waters.

Si l'apparition de cet autre homme en chemise ajouta à l'indignation que ressentoit déja la dame, elle diminua pourtant ses craintes; car dès que le nouveau venu eut envisagé l'autre.... Eh ! mon cher Fitz-Patrick, s'écria-t-il, que diable fais-tu donc ici? Eh! mon cher Macklachland, répondit l'autre, que diable y cherches-tu toi-même?... Tiens, vois, regarde; voilà le ravisseur; voilà celui qui m'enleve ma femme.

De quelle femme parles-tu? interrompit M. Macklachland : la tienne m'est-elle inconnue?... Où diantre la vois-tu donc ici?

Fitz-Patrick, en ouvrant de grands yeux, et voyant enfin son erreur, demanda mille pardons à madame Waters. Quant à vous, dit-il à Tom Jones en le regardant fièrement, je n'ai rien à vous dire : vous m'avez maltraité, je pense ; nous nous verrons demain.

Tom ne répondit à cette bravade qu'en lui riant au nez, tandis que M. Macklachland, prenant son compatriote par le bras, après lui avoir fortement reproché son imprudence, se mettoit en devoir de l'entraîner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos, la dame, qui avoit eu le temps de respirer et de rasseoir ses idées, avoit remarqué une porte de communication entre sa propre chambre et celle qui avoit été destinée à M. Jones. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier de nouveau, Au

meurtre ! à la violence ! et l'hôtesse étant enfin accourue au bruit, la dame Waters l'accabla de reproches sur le peu de sûreté d'une maison où une femme de condition se trouvoit exposée à se voir ravir dans son lit et la vie et l'honneur.

L'hôtesse, qui se trouvoit insultée, cria bientôt aussi haut qu'elle, en soutenant que sa maison, ainsi que sa réputation, avoit toujours été sans tache, et demanda en jurant aux hommes la cause de toute cette avanie.

Fitz-Patrick répéta qu'il avoit fait une méprise, et qu'il en demandoit pardon ; après quoi son ami l'emmena dans son appartement.

Jones, qui avoit trop d'esprit pour n'avoir pas saisi l'idée de madame Waters (à propos de la porte qui communiquoit dans sa chambre), soutint fermement qu'ayant entendu enfoncer celle de cette dame, il étoit accouru pour la défendre.

L'hôtesse affirma à son tour qu'il n'avoit jamais été commis dans sa maison ni vol ni violence, et leur fit une longue énumération des personnes de qualité qui de temps immémorial avoient logé chez elle. On l'écouta patiemment. La dame feignit enfin de s'appaiser. Tom, après l'avoir assurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger aussi grand pour le déterminer à paroître ainsi devant elle, se retira dans sa petite chambre; et l'hôtesse, en souhaitant plus de repos pendant le reste de la nuit à madame Waters, se retira dans sa cuisine.

CHAPITRE II.

Conversation de l'hôtesse avec sa servante. Arrivée d'une autre jeune demoiselle dans l'hôtellerie.

La tête encore toute échauffée de cette aventure, l'hôtesse se ressouvint que Susanne seule avoit pu ouvrir la porte de la maison au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle, par exemple, que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, et dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit aucun besoin d'être instruite.

Mais l'hôtesse ayant témoigné à Susanne combien elle compatissoit aux alarmes que la pauvre dame avoit ressenties par rapport à sa vertu menacée, cette fille ne put s'empêcher de consoler sa maîtresse, en lui jurant qu'elle avoit très distinctement vu M. Jones sauter à bas du lit de madame Waters.

Cette déclaration ralluma toute la fureur de l'hôtesse, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre Susanne. La belle histoire ! s'écria-t-elle : elle est en vérité bien vraisemblable ! une femme, en pareil cas, se seroit avisée de crier, et de s'accuser elle-même ! ..... Eh ! quelle autre preuve prétends-tu qu'elle pût appor-

ter de son innocence, que celle d'avoir appellé du secours ? Vingt témoins ne sont-ils pas en état de le déposer ?.... Dispensez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir jetter un tel scandale sur mes hôtes : songez du moins que ma maison pourroit s'en ressentir, et que vous vous en repentiriez vous-même.

A la bonne heure ! lui dit Susanne ; je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non, sans doute, repartit l'hôtesse : il faut s'en défier ; et je démentirois les miens en pareil cas : il faut bien d'autres preuves pour accuser des gens de condition. Ai-je livré, depuis six mois, un souper semblable à celui qu'on me demanda hier au soir ? Vis-tu jamais de passagers plus polis et de meilleure humeur ? Trouverent-ils un seul mot à redire au cidre de Worcestre, que je leur ai fait avaler pour le plus fin Champagne ? N'en ont-ils pas bu deux bouteilles ? Il vaut au fond le meilleur

Champagne du royaume ; sans quoi je me serois bien gardée de le leur présenter.... Non, non, je ne croirai jamais qu'avec autant de politesse on puisse s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne ainsi condamnée au silence sur cet article, on parla d'autre chose. L'hôtesse apprit que l'Irlandois nouveau venu étoit arrivé en poste, et que ses domestiques et ses chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, et d'envoyer demander à leur maître s'il ne souhaitoit point souper.

Cette fille lui rapporta que les deux Irlandois étoient déja couchés et endormis dans le même lit : ce qui indisposa l'hôtesse au point de soupçonner que deux hommes de cette espece pouvoient sans doute avoir formé de longue main le complot de voler madame Waters.

Elle avoit pourtant grand tort : car

M. Fitz-Patrick, quoique très gueux, étoit réellement né gentilhomme. Il est vrai que son cœur n'étoit pas meilleur que sa tête, mais incapable, ainsi que son ami, d'aucune lâcheté de cette espece. Sa générosité même avoit été si indiscrete, qu'après avoir eu de gros biens de son épouse, il lui restoit à peine de quoi vivre, à moins qu'il ne parvînt à la forcer de vendre certaines rentes assignées sur sa tête. Et c'étoit les efforts mêmes qu'il avoit faits pour l'y contraindre qui, joints à son extrême jalousie, avoient enfin déterminé madame Fitz-Patrick à se sauver de chez lui.

La fatigue du gentilhomme, les coups dont il avoit le corps moulu, et le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. Fitz-Patrick à accepter sans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le laquais et le postillon, qui ne pensoient pas tout-à-fait de même, demanderent à manger; et l'hôtesse après s'être à-peu-près convaincue par plus d'un interrogatoire que M. Fitz-Patrick n'étoit pas en effet un voleur, venoit de leur servir quelques morceaux de viande froide, lorsque Partridge arriva dans la cuisine.

Il avoit d'abord été réveillé par la scene bruyante que nous venons de raconter. Mais tandis qu'il tâchoit de se rendormir, les cris d'une chouette perchée sur sa fenêtre l'avoient tellement effrayé, qu'après avoir sauté à bas du lit et s'être habillé à la hâte, il s'étoit venu mettre sous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuisine.

L'hôtesse, quoique déja déterminée à laisser les deux nouveaux hôtes aux soins de Susanne, dès qu'elle vit Partridge, ne songea plus à se cou-

cher : l'ami du jeune M. Alworthy n'étoit pas pour elle un homme à négliger, sur-tout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le laquais irlandois se retiroit, et le postillon alloit le suivre : Partridge l'arrêta, en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. La vérité du fait est que le bon pédagogue n'osoit retourner seul au lit, qu'il ignoroit si l'hôtesse seroit d'humeur à lui tenir long-temps compagnie, et qu'il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant un autre postillon frappa à la porte de l'hôtellerie ; sur quoi Susanne, dépêchée pour ouvrir, rentra bientôt suivie de deux jeunes demoiselles en habits de voyage, l'une desquelles étoit si richement vêtue, que Partridge et le postillon se leverent, tout étonnés, de leur place, tandis que l'hôtesse courut au devant d'elles, et les accabla de compliments.

La jeune dame au bel habit demanda seulement avec un sourire agréable qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine, attendu le froid excessif de la nuit, pourvu cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardoit Partridge, qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement et d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus charmant que cette jeune personne.

Après avoir en vain prié Partridge de reprendre sa place, la dame ôta ses gants et laissa voir des mains dont la blancheur et la beauté éblouirent la compagnie. Sa compagne, c'est-à-dire sa femme de chambre, tira aussi les siens, sans doute pour en montrer le plus parfait contraste.

Je voudrois bien, madame, dit la derniere, que vous ne vous exposassiez pas à aller plus loin cette nuit. Je

crains extrêmement que vous ne vous trouviez bientôt hors d'état de soutenir tant de fatigues.

Cela n'est pas douteux, s'écria l'hôtesse, et ce n'est assurément pas l'intention de madame. Ah ! bon Dieu ! vouloir aller plus loin cette nuit ! madame me permettra de la supplier de n'en rien faire : ce seroit vouloir s'exposer à périr. Soupez plutôt ici, madame, et ordonnez tout ce qui pourra ne pas vous déplaire.

Je crois, répondit la jeune personne, qu'il seroit plutôt heure de déjeûner : mais je ne saurois en vérité, rien manger maintenant ; et si je reste ici, ce sera seulement pour m'y reposer quelques heures. Si pourtant on pouvoit me faire un petit chaudeau (1) bien foible, j'essaierois d'en prendre quelques cuillerées.

(1) SACK-WHEY. Cette boisson se fait en Angleterre avec du vin d'Espagne ou de Canaries, du petit lait, du sucre, &c.

Oh ! cela sera bientôt fait, madame, répliqua l'hôtesse ; nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ? lui dit la jeune étrangere.

Pardonnez-moi, madame, et je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin. Mais souffrez que je vous supplie de manger un morceau.

Je ne le puis, en vérité, lui dit la dame : je n'ai besoin que de repos. Faites-moi préparer un lit ; c'est tout ce que je vous demande.

L'hôtesse, dont les chambres les plus propres étoient occupées, voulut alors faire lever les Irlandois : mais l'inconnue s'y opposa, et se contenta d'une autre, où l'on fit allumer du feu. L'hôtesse, toujours officieuse, ne vouloit pourtant pas absolument que l'étrangere montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répli

qua-t-elle : il n'y a peut-être que trop long-temps que j'empêche monsieur, en montrant Partridge, de s'approcher du feu ; et, dans une nuit aussi froide, c'est une espece d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors en s'appuyant sur sa femme de chambre, et conduite par l'hôtesse portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune demoiselle. Il est réellement dans la beauté certain attrait puissant auquel très peu de cœurs soient capables de résister : car l'hôtesse elle-même, quoiqu'assez piquée du refus qu'on avoit fait de rien manger chez elle, avoua franchement qu'elle n'avoit jamais rien vu de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande découverte.

Dès que la femme de chambre eut mis sa demoiselle au lit, elle revint dans la cuisine, et demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter que sa maîtresse l'étoit peu : elle critiqua tout, trouva tout détestable, et s'empara seule du feu, sans égards pour M. Partridge même à qui l'on eut grand'peine à en ménager un petit coin. Elle mangea pourtant, et but de même, c'est-à-dire beaucoup ; puis, en s'humanisant par degrés vers la fin du repas, elle interrogea l'hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

Cette femme, très mal édifiée des airs de la soubrette, saisit l'occasion de lui prouver que cette même hôtellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant remplie de gens de condition.

Elle en grossit la liste avec emphase, et ne manqua pas de citer, parmi ses hôtes, M. Alworthy, fils et héritier du fameux Squire Alworthy, du comté de Sommerset.

Vous m'apprenez, dit la femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle! ... Je connois M. Alworthy, du comté de Sommerset; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, madame, lui dit Partridge un peu déconcerté... tout le monde le connoît pour son fils, quoiqu'il n'ait pas ce qu'on appelle épousé la mere.... Mais il n'est pas moins certainement son fils, et ne sera pas moins certainement son héritier, qu'il est certain que son nom est Tom Jones.

A ces mots la femme de chambre laissa tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, et s'écria: Ô ciel! est-il possible que M. Jones soit actuelle-

ment ici ? Quare non? répondit Partridge : la chose est non seulement possible, mais elle est vraie.

La suivante, sans dire un mot de plus, acheva promptement son souper, et remonta, en courant, chez sa maîtresse.

Madame!... madame! s'écria-t-elle en entrant... devinez, devinez, s'il est possible, qui est couché sous le même toit que vous.

Sophie, car c'étoit elle-même, épouvantée, et sautant en bas de son lit, s'écria d'une voix entrecoupée : Dieu! seroit-ce mon pere?...

Rassurez-vous, madame, lui dit Honora en souriant; c'est bien autre chose qu'un pere .... c'est M. Jones! c'est lui-même qui est dans la maison... M. Jones! interrompit Sophie en rougissant; cela n'est pas possible... Hélas! je serois trop heureuse!

Le fait ayant été attesté par la fem-

me de chambre.... Cours, vole, va le chercher, chere Honora, lui dit Sophie; je veux le voir dans l'instant même.

Honora avoit à peine quitté la cuisine pour aller retrouver sa maîtresse, que celle du logis avoit donné carriere à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme, qui s'étoit trop long-temps retenue, avoit le cœur si gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. Partridge, qui se trouvoit dans les mêmes dispositions, fit chorus avec elle, et, ce qui surprendra peut-être le lecteur, poussa son ressentiment contre la femme de chambre jusques sur la maîtresse même. L'une, disoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtue et plus polie que l'autre; mais toutes deux, à les bien priser, ne valoient pas grand argent. C'étoient au plus deux aventurieres de Bath, forcées peut-être d'aller chercher fortune ail-

leurs, n'étant pas naturel, suivant lui, que des femmes de qualité courussent ainsi la nuit sans domestiques... Dieu me pardonne ! interrompit l'hôtesse, je crois que vous avez raison : jamais femme de qualité n'arriva dans une hôtellerie sans commander un bon souper, dût-elle être sûre de n'en pas manger un morceau.

Tels étoient leurs propos, lorsque Honora vint s'acquitter des ordres de Sophie, en priant l'hôtesse d'envoyer éveiller Jones, et de lui dire qu'une dame, qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adressez-vous à monsieur, répondit l'hôtesse en montrant Partridge ; il est l'ami de M. Jones : ce que vous exigez de moi n'est pas de mon métier, et .... je vous donne le bon soir.

Honora s'adressa à Partridge, et n'en fut pas mieux accueillie. Mon ami, dit-il, s'est couché fort tard, et

trouveroit fort mauvais qu'on le réveillât. Il en sera ravi, répondit Honora ; c'est moi qui vous le jure.... En tout autre temps peut-être, repartit l'autre ; mais maintenant, non omnia possumus omnes. Il est occupé, vous dis-je... et très occupé. Eh ! avec qui donc, s'il vous plaît? interrompit la femme de chambre. Eh mais ! ... avec une autre femme apparemment, lui dit Partridge. Que veut dire ce drôle-là, avec une autre femme? s'écria Honora toute émue. Point de drôle, s'il vous plaît, ma mie, s'écria Partridge irrité : je sais ce que je dis ; apprenez à faire de même, et allez rendre compte du succès de votre message.

Honora, furieuse et indignée des propos de Partridge, bien moins honnêtes encore que nous ne les rapportons, remonta toute enflammée chez sa maîtresse, à qui, loin de rien déguiser de ce qu'elle venoit d'apprendre,

elle exagéra la matiere, et n'épargna rien pour la détacher d'un amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de Moly fut même rappellée, et ornée de toutes les circonstances qu'Honora crut les plus capables de piquer sa maîtresse contre un infidele qui l'avoit toujours trompée.

Miss Western étoit trop abattue pour songer à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa femme de chambre. Elle l'interrompit pourtant.. Je ne puis croire cette horreur, lui dit-elle; c'est quelque calomniateur qui noircit ici mon amant... Et tu prétends qu'il se dit son ami ! Ah ! vit-on jamais l'amitié trahir des secrets de ce genre? ...

Tandis que Sophie, déchirée par ses incertitudes, ne savoit plus que croire ni que faire, Susanne étoit arrivée dans sa chambre avec le chaudeau commandé. Honora en avertit sa maîtresse, en lui conseillant tout bas de

sonder cette fille, qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. Sophie approuva cette idée ; elle interrogea doucement Susanne, qui, au moyen de quelques guinées, et d'une promesse solemnelle qui lui fut faite de n'en rien dire à sa maîtresse, révéla tout ce qu'on voulut, c'est-à-dire, beaucoup plus de choses que la triste Sophie ne comptoit en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de Sophie, pendant le récit de la servante. Elle n'ouvrit la bouche, lorsque cette fille eut fini, que pour la prier d'ordonner au postillon de préparer au plutôt les chevaux.

Je ne fus jamais si tranquille, s'écria-t-elle après avoir rêvé quelques instants..... Je suis maintenant très convaincue que l'objet de ma tendresse est vraiment méprisable. Oui, ma chere Honora, ajouta-t-elle en

versant un torrent de larmes, oui, je te jure que mon cœur est libre maintenant!.... oui, je te jure que je suis tranquille!

Quelques minutes après, Susanne vint annoncer que les chevaux étoient prêts; et Sophie, en s'essuyant les yeux, se disposoit à partir, lorsqu'il lui survint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que Tom pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette même hôtellerie, et qu'il en fût instruit d'une maniere propre à lui faire détester sa propre ingratitude au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre d'attachement pour une tendre amante qu'il avoit si volontairement perdue.

Le lecteur se ressouvient sans doute du manchon qui a déja joué un si grand rôle dans cette histoire. Ce célebre manchon n'avoit jamais quitté

le bras de Sophie depuis le départ de Jones. Elle chargea Susanne, après y avoir attaché son nom avec une épingle, de le porter sur le lit de Tom, et de le mettre si bien en vue, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide amant lorsqu'il rentreroit dans sa chambre.

Cet ordre étant exécuté, Sophie, en protestant toujours à sa chere Honora que son cœur n'avoit jamais été plus libre, paya généreusement l'hôtesse, monta lestement à cheval, et partit.

CHAPITRE IV.

Autres aventures de l'hôtellerie.

Il étoit six heures du matin, et le monde commençoit à descendre dans la cuisine, lorsque Jones, qui avoit eu soin de retourner dans son lit, fit appeller Partridge, lequel, en se plaignant amèrement de la mauvaise nuit

qu'il avoit passée, tenta encore d'engager son maître à ne pas pousser plus loin son voyage. Mais la façon dont cette proposition fut reçue fit bientôt changer de propos au pédagogue. Je crois, dit-il, monsieur, que cette maison n'est pas une des plus honnêtes de ce monde ; et ce n'est même pas absolument sans peine que je suis parvenu à détourner deux femmes de troubler cette nuit votre repos..... Mais que vois-je ? Je crois, Dieu me pardonne ! qu'elles ont trouvé le secret de pénétrer jusques dans votre chambre..... Tout justement, monsieur !... J'apperçois par terre un manchon qu'elles y ont laissé sans doute.

Partridge, après avoir ramassé le manchon, alloit le mettre dans sa poche. Mais Tom auparavant voulut le voir.

Ce meuble étoit si remarquable,

qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée, il l'eût dans l'instant reconnu... Mais quel coup de foudre pour lui lorsqu'il lut le nom de Sophie! Ô ciel! s'écria-t-il, par quel prodige ce manchon se trouve-t-il ici?

Je l'ignore, répondit Partridge. Ce que je sais, c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil si j'avois voulu les en croire. Où sont-elles? s'écria Jones en sautant à bas de son lit. A quelques milles (1) tout au plus, lui dit Partridge.

Quel moment pour le coupable Tom! Ses idées, ses regards, ses discours et ses actions seront sans doute suppléés par l'imagination du lecteur.

Après avoir cent fois maudit Partridge, et ne s'être pas trop épargné

(1) On compte par milles en Angleterre, et non par lieues.

lui-même, il lui ordonna de chercher des chevaux à quelque prix que ce pût être ; et l'instant après, s'étant habillé à la hâte, il descendit pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit à peine de donner.

Mais avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine, il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y étoit passé depuis que Partridge en étoit sorti pour monter chez son maître.

Le sergent venoit de partir avec son détachement, lorsque les deux gentilshommes irlandois se leverent et descendirent, en se plaignant du tintamarre de la nuit, qui les avoit empêchés de dormir.

Il faut encore savoir que le carrosse à quatre chevaux arrivé la veille avec une jeune dame et sa femme de chambre n'étoit qu'un carrosse de louage, dont le cocher, apprenant que mon-

sieur Macklachland alloit à Bath, étoit venu lui offrir une des deux places qui y restoient vuides; que M. Macklachland non seulement avoit accepté la proposition, mais avoit engagé son ami Fitz-Patrick à remplir la quatrieme place vacante : ce que celui-ci avoit accepté d'autant plus volontiers, qu'il se croyoit très sûr de rencontrer sa femme à Bath.

Macklachland, le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du cocher que la dame qu'il avoit amenée venoit de Chester, et soupçonnant que ce pouvoit être la femme de son ami, lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. Fitz-Patrick, qui, sans chercher d'autres lumieres, remonte l'escalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir, ou les enfonce, insulte l'un, demande excuse à l'autre, cherche, remue, renverse,

visite tous les coins de la maison, et finalement ne trouve rien.

Il revenoit tristement dans la cuisine, lorsqu'un homme bien plus pétulant encore y faisoit son entrée avec une suite nombreuse.

CHAPITRE V.

Conclusion des aventures de l'hôtellerie d'Upton.

Vous ne languirez pas long-temps, ami lecteur : c'étoit M. Western lui-même suivant les traces de sa fille, et qui non seulement l'eût rencontrée s'il fût arrivé deux heures plutôt, mais encore sa niece avec elle. Car il faut aussi vous apprendre que cette niece, qui vous est encore inconnue, n'étoit autre que l'épouse de M. Fitz-Patrick, qui, après avoir été élevée par la sage madame Western, s'étoit sauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouser cet Irlandois contre le gré de sa famille.

Cette dame étoit sortie de l'hôtellerie à-peu-près au même instant que Sophie. La voix de son mari, qu'elle avoit reconnue dans le corridor au moment de son incursion chez madame Waters, l'avoit épouvantée au point qu'après avoir fait appeller l'hôtesse, et lui avoir très grassement payé son gîte, elle en avoit obtenu des chevaux pour se sauver au plutôt par une porte de derriere.

M. Western, et M. Fitz-Patrick son neveu, ne se connoissoient pas : l'oncle, irrité de l'enlèvement dont ce dernier s'étoit rendu coupable, n'avoit jamais voulu le voir.

La cuisine étoit maintenant un vrai théâtre de confusion. Western juroit en demandant sa fille; Fitz-Patrick rugissoit en réclamant sa femme; et tous les assistants prenoient plus ou moins de part à leurs griefs... lorsque Jones se montra, le manchon de Sophie à la main.

A cet aspect, Western, poussant le cri vulgaire des chasseurs à la vue du gros gibier, s'élança sur Tom : Le voici ! le voici lui-même ! dit-il à l'assemblée ; nous tenons le renard ; et sa femelle n'est probablement pas loin...

Le vacarme dont fut suivi ce beau coup de théâtre est un chaos de différentes choses aussi bruyantes que confuses, qui seroient aussi difficiles à rendre, et aussi peu agréables pour le lecteur que certains chœurs des nouveaux opéra (1) pour certaines oreilles.

Jones, après s'être débarrassé des mains de M. Western, protesta hautement de son innocence, et affirma qu'il n'avoit pas vu miss Sophie. Vous avez tort de le nier, lui dit en se levant le ministre Supple, sur-tout dans l'instant même où la preuve très convaincante du contraire paroît à nos yeux dans vos mains : je suis moi-même en

(1) Comiques.

état d'affirmer que le manchon dont vous faites parade est celui de Sophie ; je l'ai vu si souvent que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria Western en fureur... Quoi ! ce double gredin pourroit se vanter d'avoir pris le manchon de ma fille !... Messieurs, je vous prends à témoin... Qu'on l'arrête dans le moment : courons chez le juge de paix ; et qu'à la session prochaine il soit pendu comme un voleur de grand chemin.

Eh ! de grace, monsieur, lui dit Jones, daignez calmer vos sens. Ce manchon, j'en conviens, appartint ci-devant à miss Western ; mais je jure, sur mon honneur, que je ne l'ai point vue ici.

A ces mots, le pere, écumant de rage, se trouva hors d'état d'articuler sa réplique.

L'un des domestiques, pendant ce

démêlé, avoit, on ne sait trop comment, instruit M. Fitz-Patrick de ce qu'étoit M. Western qui faisoit tout ce bruit; et le bon Irlandois, croyant enfin avoir trouvé l'occasion de rendre un service agréable à l'oncle de sa femme, s'approcha de Tom, et lui dit : Vous devriez rougir en soutenant, et sur-tout moi présent, que vous n'avez pas vu cette jeune demoiselle, tandis que je vous ai surpris tous deux couchés dans le même lit.

Venez, monsieur, dit-il à Western, je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Toute l'assemblée, et le ministre même, suivit notre Irlandois, qui fit dans la chambre de madame Waters une seconde entrée, plus scandaleuse encore que ne l'avoit été la premiere.

Cette dame étoit endormie. L'air de férocité qu'avoit alors M. Western,

premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle, pensa la faire évanouir. Il ne l'effraya pourtant pas long-temps : le premier coup-d'œil avoit suffi au pere de Sophie, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans mot dire ; et après avoir visité la maison du haut en bas avec le même succès, M. Western, très désolé, revint dans la cuisine, où il trouva Jones, qui étoit gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à paroître, un bruit si terrible avoit tout mis sur pied dans la maison. Le juge de paix du comté de Worcestre se rencontroit par hasard dans l'auberge : M. Western lui porta sa plainte ; le manchon fût produit comme piece de conviction ; et Tom alloit être arrêté juridiquement, lorsque la servante Susanne, après avoir demandé audience, déclara que Sophie elle même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si ce fut amour de la justice, si ce fut un autre sentiment moins désintéressé qui porta Susanne à faire cette démarche, c'est ce que nous n'osons décider. Mais son témoignage parut d'un si grand poids aux yeux du juge, qu'il leva l'audience en déclarant M. Jones déchargé de l'accusation intentée par M. Western; lequel, après avoir donné au diable et le juge et les assistants, remonta à cheval sans répondre aux compliments de son neveu Fitz-Patrick, qui réclamoit en vain la parenté, et sans reconnoissance pour l'important service que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Boutade cependant très heureuse, puisqu'elle empêcha M. Western de se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras du pauvre Tom, qui probablement ne l'eût rendu qu'avec la vie.

Celui-ci ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon Partridge,

très résolu de suivre et de chercher partout Sophie. Il ne put même se résoudre à prendre congé de madame Waters. Il détestoit jusqu'à son souvenir, et n'attribuoit qu'à cette femme seule le malheur qu'il avoit eu de ne pas rencontrer une amante à qui son cœur promettoit et juroit de nouveau la fidélité la plus inviolable.

Quant à madame Waters, elle profita de la commodité du carrosse pour se rendre à Bath avec les deux gentilshommes irlandois. Des médisants prétendent même qu'elle eut la charité chemin faisant de consoler le pauvre Fitz-Patrick des chagrins que lui donnoit son épouse. Mais c'est un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Ainsi se terminerent les étonnantes aventures que rencontra M. Jones dans la fameuse hôtellerie d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante Sophie, sous le nom du bel ange de Sommerset.

CHAPITRE VI.

Où notre histoire rétrograde.

AVANT que de pousser plus loin notre récit, il paroît assez convenable de justifier la surprise qu'a dû causer l'apparition de Sophie et de son pere dans l'hôtellerie d'Upton.

Le lecteur est prié de se rappeller que, dans le quatrieme chapitre du septieme livre de cette histoire, nous avons laissé miss Western, après un long débat entre l'amour et le devoir, décidant, suivant l'usage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la suite d'une visite que son pere lui avoit faite, et dans laquelle il avoit prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. Blifil et elle.

C'est donc en partant de là qu'il faut reprendre notre narration.

L'espece de promesse que Sophie

avoit faite à son pere de ne plus résister à sa volonté avoit tellement enchanté le bon homme, que toute la maison s'en étoit ressentie au souper. La biere avoit été si libéralement versée dans la cuisine, qu'avant minuit tout étoit ivre dans le château, excepté madame Western et sa niece.

Le lendemain de grand matin un messager fut dépêché à M. Blifil, pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future, afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On peut juger s'il y manqua.

A son arrivée le déjeûner fut servi dans la plus belle salle du château, et l'on dépêcha un laquais pour en avertir Sophie.

Divin Shakespeare, que n'ai-je ici ta plume! Sublime Hogarth, que n'ai-je ton pinceau! je tâcherois peut-être de peindre avec quelque succès l'air pâle et triste, les regards effarés, et les

frémissements réitérés du malheureux domestique, lorsqu'il vint annoncer en tremblant à l'assemblée... que l'on ne trouvoit point Sophie.

On ne la trouve point ! s'écria Western en se levant de son fauteuil. Mort ! tête ! ventre ! sang et furies ! Que dis-tu, traître ?... On ne la trouve point ! où donc est-elle ?

Doucement, mon frere, lui dit la froide et politique sœur. Vous vous passionnez toujours, et toujours sans savoir pourquoi. Ma niece, j'en suis sûre, se promene actuellement dans le jardin.. et vous voilà aux champs ! Vous semblez prendre à tâche de déraisonner si souvent, qu'on ne pourra bientôt plus vivre ici.

Oh !... dans ce cas, répondit-il en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti, si ce n'est que cela, à la bonne heure : mais, sur mon ame, la réponse de ce drôle-là m'avoit

d'abord renversé la cervelle..... Que l'on sonne la cloche : que l'on cherche dans le jardin ; qu'on lui dise que nous sommes ici.

Après cet ordre, M. Western se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement disparates que ce frere et cette sœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir, mais saisissoit avec une extrême facilité les choses présentes : la sœur discernoit, réalisoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien, dès que l'objet étoit devant ses yeux. Le lecteur connoît probablement des gens faits comme cela : mais les talents de ces deux personnages étoient vraiment extraordinaires ; car, si la sœur voyoit souvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit presque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame Sophie, suivant le rapport des domestiques, ne se trouvoit pas plus dans le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup, rien ne fut capable de retenir le pere. Toute la maison accourut à sa voix, hommes, femmes, enfants, tout fut rassemblé dans le jardin, tout eut ordre de chercher et d'appeller Sophie: et lui-même s'en acquitta jusqu'à extinction de voix. La confusion régnoit par-tout, dura long-temps, et ne produisit rien : c'est l'ordinaire. Fatigué, triste et enroué, le bon Western retourna enfin dans sa salle, se replongea, en jurant, dans son fauteuil, et sa sœur entreprit de le consoler ainsi :

Je suis vraiment touchée, mon frere, du malheur imprévu qui vous arrive, et de ce que la conduite de ma niece jette une flétrissure de ce genre sur le nom de Western. Vous savez

pourtant à qui vous en prendre ; et si vous êtes juste, je vous laisse y penser. Tout dépend de l'éducation, mon frere ; et celle qu'a reçue de vous ma niece fut toujours contraire à mes vues. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'une enfant ! Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée ! Convenez-en, mon frere ! Cependant que n'ai-je pas fait pour réparer le mal ? N'ai-je pas entrepris, en prenant chez moi cette enfant, d'extirper jusqu'aux moindres traces des défauts qu'elle tenoit de vous, de rectifier ses erreurs, de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté ?.. Vous m'enviâtes mon ouvrage; vous me reprîtes votre fille ; vous détruisîtes en huit jours tous les travaux de deux années !... N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si vous m'eussiez plus estimée, jamais ceci ne seroit

arrivé ; jamais ma niece n'eût souillé la gloire de son sang. Ainsi consolez-vous, mon frere, en avouant que vous l'avez voulu, en convenant qu'une telle indulgence....

Eh morbleu ! ma sœur, interrompit Western, vous feriez blasphémer un martyr... Que diable m'allez-vous rabâcher ? Qu'appellez-vous mon indulgence ?.. Pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osoit encore me résister, de l'enfermer pour huit jours dans sa chambre!.. Dieu me pardonne ! vous seriez femme à damner un second Job ? = Entend-on jamais de tels propos ? répliqua la sœur. Ah ! mon frere ! si je n'avois pas tout le sang-froid dont le ciel très heureusement m'a douée, vous me feriez presque oublier ce que je me dois à moi-même. Pourquoi récriminer ici mal-à-propos ? Ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé de vous repo-

ser sur moi du soin de la conduire ? Sans doute il vous a plu de tout gâter en un moment. Jamais pere sensé menaça-t-il ainsi sa fille ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de Ciracsie (1) ? que ce siecle-ci protege les femmes ? que la douceur et les bons procédés ont seuls le droit de nous gagner ? que la violence et la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La loi salique, grace au ciel ! n'est pas connue dans ces climats... Mais parlons vrai, mon frere : vous avez une aspérité de caractere, une rudesse dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Doit-il donc paroître étonnant que ma niece n'ait pu s'y faire, et n'ait été mortellement saisie de votre dernier compliment ? L'aveu que vous osez en faire n'est-il pas plus que suffisant pour la

(1) Peut-être vouloit-elle dire Circassie.

justifier dans le monde ? Traita-t-on jamais une femme avec si peu d'égards? Ainsi, je le répete encore, consolez-vous, mon frere, en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois, si vous m'en eussiez crue ..... ! Ici M. Western, cédant à son impatience et se levant brusquement, lâcha deux ou trois grosses imprécations contre sa chere sœur, et, en se bouchant les oreilles, se sauva de l'appartement.

Son départ ne mit pourtant pas fin au sermon qu'avoit entamé la dame. Plus piquée au contraire de l'indocilité de son frere, elle prit Blifil à témoin de tous les torts qu'elle pouvoit lui reprocher ; et il se garda bien de n'être pas de son avis. Il tenta pourtant d'excuser en quelque façon M. Western, en rejettant sa faute sur les foiblesses trop ordinaires de l'amour paternel. = Foiblesses inexcusables ! s'écria madame Western, puisqu'elles sont

la perte des enfants. Sentence à laquelle le poli Blifil crut pouvoir accéder.

Madame Western, touchée de sa docilité, lui témoigna alors combien elle étoit sensible aux chagrins que lui causoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna sévèrement la conduite de sa niece, en rejettant pourtant toujours tout sur son frere, dans tous les sens impardonnable, et sur-tout pour ne s'être pas mieux assuré des vrais sentiments de sa fille.

Après de longs propos sur ce sujet, et dont le détail n'amuseroit plus guere, M. Blifil prit congé d'elle, et retourna chez lui très peu content de sa journée. Cependant les principes de philosophie qu'il avoit reçus de Square, et ceux de religion que lui avoit inspirés Tuakum, joints à certains autres secours qu'il tenoit immédiate-

ment de la nature, le mirent en état de soutenir son malheur avec plus de constance que n'en ont les amants vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

Il est temps maintenant de revenir à miss Western, que le lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, sera charmé de voir sauver des persécutions de son pere et de celles de son peu tendre amant.

Il étoit minuit sonné; l'ivresse et le sommeil régnoient sur toute la maison; la tante seule, une gazette à la main, balançoit encore le destin de l'Europe, lorsque notre héroïne, après avoir descendu doucement l'escalier, et ouvert une des portes du château, se trouva libre, et vola vers l'endroit où madame Honora devoit l'attendre.

Que l'amour donne de courage ! Sophie, la jeune et timide Sophie, ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie et arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque terreur d'une autre espece, lorsqu'arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver Honora, elle apperçut de loin un cavalier venant à elle à toute bride. Mais sa frayeur ne dura qu'autant de temps qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'Honora elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu d'en rien craindre, monta résolument en croupe derriere lui, et arriva bientôt à une petite ville distante d'environ cinq milles du château, où elle eut la satisfaction de trouver sa chere Honora couchée sur un gros ballot de ses propres hardes, qu'elle n'avoit pu se résoudre à perdre un instant de vue.

On mit alors en délibération quel chemin il convenoit de prendre pour échapper aux poursuites de M. Western, qui, selon toute apparence, seroit à cheval dans peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londres, qu'elle avoit une extrême envie de voir, et pour plus d'une raison dont le lecteur est déja instruit.

Sophie, qui croyoit risquer un peu plus qu'elle, pensoit différemment, et vouloit éviter ce qu'on appelle les grands chemins : elle parla haut, et l'emporta. Il fut arrêté qu'on voyageroit à travers champs, l'espace d'environ vingt milles, pour retomber ensuite avec plus de sûreté dans la grande route de la capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres. Mais, à peine eurent-ils fait deux cents pas hors de l'hôtellerie, que le guide eut ordre de prendre le chemin de Bristol.

A ces mots, soit hasard, soit malice de la part du postillon, les chevaux s'arrêterent tout court ; et Sophie, au risque de se tromper dans sa conjecture, crut devoir promettre une récompense à son guide, s'il vouloit seulement essayer de leur rendre quelque vigueur. Mais il étoit aussi sourd qu'eux. Le mot indéfini de récompense opere rarement sur ses pareils. Sophie, qui le sentit, lui promit une guinée. Il entendit alors; et voici sa réponse :

Mon maître m'a expressément défendu de changer de chemin sous peine d'être chassé. Je pensai l'être hier pour avoir couru à travers le pays avec un gentilhomme venant de chez M. Alworthy, et dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez, madame, si un pauvre garçon peut risquer de nouveau sa place, et sur-tout pour une guinée.

Eh bien, mon ami, prends-en deux, répondit Sophie avec vivacité... Mais quel est ce gentilhomme qui venoit de chez M. Alworthy? Je crois que c'est son fils, madame, lui dit le postillon; du moins l'appelle-t-on ainsi. = Où alloit-il? interrompit-elle. = Dans les environs de Bristol, à vingt milles d'ici. = Prends au plutôt la même route, et va bon train... Il y a trois guinées pour toi.

Le fouet et l'éperon sembloient n'attendre que ces mots pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux coursiers, au grand regret de madame Honora, qui croyoit ne pouvoir trop tôt aller briller à Londres, et à la grande satisfaction de l'aimable Sophie, qui croyoit ne pouvoir assez tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos voyageuses arriverent, au soleil levant, dans le village où Jones a-

voit rencontré le quaker; et Honora fut chargée, contre son gré, de s'informer adroitement de la route que notre héros avoit prise. Nous disons contre son gré, parcequ'elle avoit pris Jones en grippe, à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle; ce qu'elle auroit dû plutôt attribuer à ses distractions qu'à son avarice. Il est pourtant vrai que le guide auroit pu donner à Sophie des éclaircissements beaucoup plus sûrs: mais nous ignorons encore pourquoi elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'Honora eut pris ses informations de l'hôtesse, Sophie envoya chercher d'autres chevaux de louage, qui la conduisirent dans l'hôtellerie où le pauvre Tom avoit été blessé par l'enseigne Northerton.

Ici la femme de chambre, toujours chargée des mêmes informations, n'eut

pas plutôt interrogé l'hôtesse, que celle-ci devina ce que cherchoit Sophie. Bon Dieu ! s'écria-t-elle en s'adressant à Sophie elle-même, qui pour lors entroit dans la cuisine, eh ! qui l'auroit jamais pensé ! voilà, sur mon honneur, le plus beau couple que virent jamais mes deux yeux ! Ma foi, madame, je ne m'étonne plus si le jeune gentilhomme est si malheureux ! Il m'avoit bien dit que vous étiez la plus belle demoiselle du monde, et je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisoit pitié ; oui, sans mentir, il me faisoit pitié, lorsque dans son délire je lui voyois embrasser son oreiller, qu'il appelloit tendrement sa Sophie... J'ai fait tous mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre ; je lui ai dit cent fois qu'il n'y a que trop d'hommes qui ne sont bons qu'à se faire tuer, et qui n'ont pas, ainsi que lui, le bonheur d'être aimés

d'une si belle dame. = Je crois, dit Sophie en se retournant vers Honora, que la bonne femme extravague. = Non non, madame, s'écria l'hôtesse ; je sais ce que je dis : je suis très au fait du mystere ; il ne m'a rien caché. = Quel est donc l'aigrefin, s'écria à son tour Honora, assez audacieux pour vous parler ainsi de ma maîtresse ? = Qu'appellez-vous aigrefin ? répondit l'autre ; parlez mieux, je vous prie, de celui même dont vous me demandiez des nouvelles, d'un jeune gentilhomme fait à peindre, qui aime madame Sophie Western de tout son cœur, et qui mérite également d'en être aimé. = Il aime ma maîtresse, dites-vous ? Savez-vous bien, ma bonne... = Eh ! ma chere Honora, lui dit Sophie, ne vous emportez point contre elle : son intention n'est pas de me fâcher. = Dieu m'en garde ! reprit l'hôtesse enhardie par la douceur des accents de Sophie ; Dieu m'en garde, madame !

Cette femme partit de là pour enfiler un long et ennuyeux récit de tout ce qui étoit arrivé à Tom dans l'hôtellerie, et de tout ce qu'elle disoit avoir appris de lui. Plus d'un passage de cette narration eut droit de choquer miss Western, et plus encore sa gouvernante, laquelle ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre Jones, en le dénigrant dans l'esprit de Sophie, dès qu'elles furent seules. Le joli galant! répétoit-elle à chaque instant avec un rire amer, qui prostitue le nom de sa maîtresse dans tous les cabarets de village!...

Sophie ne voyoit pas l'imprudence de son amant d'un œil aussi sévere, et se trouvoit peut-être plus flattée de ces transports exagérés par l'hôtesse, qu'elle n'étoit choquée du reste. Ces petites incartades lui paroissoient du moins partir d'un cœur aussi sincere que vraiment enivré de sa tendresse.

Cet incident, quoi qu'il en soit, rappellé dans la suite, et revêtu par Honora de couleurs odieuses, ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de Sophie contre Jones, lorsque l'aventure de l'hôtellerie d'Upton donna si beau jeu contre lui à la gouvernante.

Quelques lecteurs austeres n'ont sans doute pas attendu jusqu'ici pour condamner la conduite de miss Western, et pour ne voir en elle qu'une de ces infantes de vertu équivoque, dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils seroient pourtant bien injustes. Sophie venoit d'être si cruellement agitée par l'espoir et la crainte, par son devoir, par sa tendresse pour son pere, par sa haine pour Blifil, par sa pitié, eh! pourquoi n'avouerions-nous pas la vérité? par son amour pour Jones... elle avoit été, dis-je, si effrayée par les

menaces de M. Western, par celles de sa tante, et si touchée des derniers malheurs et des procédés de son amant, que sa tête et son cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de savoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa suivante; et le guide eut ordre d'aller à Glocestre, pour, de là, prendre la route de Londres.

Une rencontre qu'elles firent les força cependant de changer encore une fois de résolution. Ce procureur dont nous avons parlé en dernier lieu dans le chapitre sept du huitieme livre, et qui avoit dîné à Glocestre avec Jones, reconnut en passant madame Honora, à qui il fit quelques politesses, et auxquelles Sophie, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à Glocestre, So-

phie, informée plus particulièrement par Honora du caractere de cet homme, et de la promptitude avec laquelle il voyageoit, craignit bientôt qu'il ne s'avisât d'aller avertir son pere de la route qu'elle avoit prise. Pour parer à cet inconvénient, elle avoit loué des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas dessein de suivre; et, après s'être rafraîchie et reposée quelques heures à Glocestre, elle en étoit partie malgré l'obscurité de la nuit, et étoit arrivée, en moins de quatre heures, à l'hôtellerie d'Upton, où nous l'avons vue il n'y a pas long-temps.

Après avoir ainsi tracé le voyage de notre héroïne, depuis son départ de chez elle, jusqu'à son arrivée à Upton, nous amenerons en peu de mots M. son pere au même endroit.

Le premier guide de Sophie n'ayant rien eu de plus pressé, à son retour, (par pur esprit de charité sans doute)

que d'aller avertir M. Western de ce qui venoit de lui arriver avec sa fille, il n'avoit pas été difficile au bon homme de la suivre jusqu'à Glocestre, où ayant appris que M. Jones étoit allé à Upton, il n'avoit pas douté un instant que sa fille n'eût suivi le même chemin.

FIN DU LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Aventures de Sophie après son départ de l'hôtellerie d'Upton.

AVANT que notre histoire eût été obligée de rétrograder, nous avions instruit le lecteur des raisons qui avoient engagé Sophie et sa femme de chambre à partir si précipitamment de cette fameuse hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette digne amante, tandis que son peu digne amant déplore son mauvais destin, ou plutôt les nouvelles erreurs dont il s'est rendu coupable.

Sophie, qui avoit donné ordre à son guide de ne songer qu'à s'éloigner, sans tenir de routes certaines, avoit passé la Saverne, et n'étoit pas à un mille

d'Upton, lorsque la pauvre demoiselle crut entendre les pas de plusieurs chevaux qui la suivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut lui fit crier au postillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vîte, plus on les suivoit vivement; et les chevaux qui poursuivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos voyageuses.

Miss Western, aussi accablée d'épouvante que de lassitude, alloit succomber à ce dernier malheur, lorsqu'une voix de femme des plus douces lui adressa un compliment, auquel Sophie, trop effrayée, n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui bientôt calma ses craintes.

Cette nouvelle troupe, qu'elle avoit si fort redoutée, consistoit en deux femmes avec leur postillon; et les deux compagnies rassemblées avoient marché près de trois milles sans se dire un

seul mot, lorsque Sophie, ayant abandonné pour un instant la bride de son cheval, se trouva tout-à-coup par terre.

On descendit pour la secourir : mais Sophie, heureusement, n'étoit pas blessée ; et chacun remontoit à cheval, au moment où les premiers rayons de l'aurore ayant permis de s'entrevoir, deux voix firent entendre en même temps : Ah ! ma chere Sophie ! Ah ! ma chere Henriette !

Cette rencontre singuliere étonna beaucoup plus nos deux dames, qu'elle n'a droit d'étonner le lecteur, qui s'est certainement déja douté que la dame étrangere dont il s'agit ne pouvoit être autre que l'épouse de l'Irlandois Fitz-Patrick, cousine de Sophie, et qui, comme l'on sait très bien, étoit partie du cabaret d'Upton quelques minutes après notre héroïne.

La surprise et la joie des deux cou-

sines, qui autrefois avoient vécu chez leur tante Western dans la plus grande intimité, ne leur permit pas d'abord de se demander mutuellement les causes de leur rencontre.

Madame Fitz-Patrick se trouva la premiere en état d'interroger Sophie. Mais, quoique la réponse parût devoir être aussi simple qu'aisée, miss Western, qui la trouva pourtant embarrassante, pria sa cousine Henriette de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la premiere hôtellerie, où l'on espéroit arriver bientôt.

Elles descendirent enfin, mais si fatiguées, et sur-tout la pauvre Sophie, qu'il fallut nécessairement l'enlever de dessus son cheval, et la porter dans une chambre, où madame Fitz-Patrick, informée que sa cousine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit sur-le-champ.

Sophie y consentit d'autant plus ai-

sément, que sa cousine, après l'avoir assurée à tout hasard qu'elle ne voyoit rien à craindre dans cet asyle trop éloigné des routes ordinaires, offrit très gracieusement de lui tenir compagnie, et de coucher à côté d'elle.

Les dames ne furent pas plutôt au lit, que les soubrettes convinrent aisément entre elles de suivre leur exemple. Madame Honora, aussi polie que sa maîtresse, s'humanisa avec sa consœur Abigaïl, et, après beaucoup de compliments de part et d'autre, voulut bien aussi partager sa couche.

L'hôte, ainsi que messieurs ses pareils, avoit toujours eu pour coutume de s'informer soigneusement du nom, de la qualité, du pays, des affaires même des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord par le cocher, par les laquais, ou par le postillon, qu'il commençoit ses premieres enquêtes ; il tiroit ensuite ce qu'il pou-

voit des maîtres mêmes. Ici sa curiosité n'eut pas beau jeu : les guides ne savoient rien, et les deux soubrettes dormoient. Grand motif d'inquiétude pour lui.

Cet homme, quoiqu'aubergiste, passoit dans le village pour un homme de poids : le ministre même étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur et imposant, sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes et à voix basse, n'avoient sans doute pas peu contribué à étendre sa réputation, et à le faire regarder comme l'oracle de la paroisse.

Ce politique personnage, après avoir rêvé profondément quelques instants sur l'arrivée de ces deux dames, sur ce qu'elles s'étoient mises au lit en plein jour, ainsi que leurs suivantes, et notamment sur l'ignorance peut-être affectée des guides, tira tout-à-coup sa femme à part, et lui dit à l'o-

reille : Sais-tu, Margot, ce que j'augure des deux dames arrivées aujourd'hui chez nous ?... Ce sont, j'en suis certain, ou les épouses ou les filles de quelques grands seigneurs de la suite du prince Édouard, qui sans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du duc de Cumberland.

Mon ami ! s'écria la femme, je jurerois que tu l'as dit ; car l'une d'elles est mise comme une princesse... Lorsque je réfléchis pourtant... = Lorsque tu réfléchis ! s'écria l'hôte d'un air et d'un ton méprisant. Eh bien ! à quoi réfléchis-tu ? = Mais, dit la femme, c'est que cette dame est en effet trop gracieuse et trop polie pour être de la cour : car, tandis que Betty bassinoit son lit, elle ne l'a appellée que *ma chere*, ou *mon enfant ;* et lorsque cette fille a prétendu la déchausser, elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr ! répondit le mari ; tout cela ne

dit rien. Parceque tu as vu nombre de femmes d'un haut rang, sottes, impertinentes, dures et impolies pour leurs inférieures, les crois-tu toutes de ce caractere? Va, va, je me connois en gens; et où je me mouille, d'autres se noient. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant ici? Une bourgeoise eût demandé du ratafia : ai-je menti? Une femme de cette sorte voyageroit-elle sans laquais, si quelque occasion extraordinaire..... Va, c'est une des rebelles.... j'en suis certain, te dis-je.

En vérité, dit la femme, elle est bien aimable; et je ne pourrois m'empêcher de la plaindre, si tu te voyois forcé, comme je l'appréhende, de la livrer à la cour. Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi bonne, une aussi douce, une aussi charmante personne vînt à finir si tragiquement? = Sottise! interrompit le mari. Mais quant à ce

que je dois faire dans un cas aussi grave, c'est ce qui m'embarrasse horriblement... Peut-être qu'avant son départ nous aurons des nouvelles de la bataille. Si le prétendant avoit le dessus, cette femme, que j'aurois pu trahir, pourroit faire notre fortune. = Tu as, ma foi! raison, répliqua l'hôtesse : et je suis sûre qu'elle le feroit; car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme; et je serois au désespoir... = Pooh! s'écria l'hôte; les femmes sont toujours pitoyables. Ne voudrois-tu pas que je risquasse à me faire pendre pour la sauver? Hem! qu'en dis-tu? = Non pas, en vérité, répondit la femme..... Et quand même nous penserions devoir la dénoncer, tout autre en eût sans doute fait autant.

Tandis que l'hôte, qui, comme on voit, n'avoit pas tout-à-fait usurpé la réputation de grand politique, réfléchissoit profondément sur cette affai-

re, quelqu'un vint l'avertir que les rebelles, au moyen de certain stratagême, avoient surpris un jour de marche sur M. de Cumberland, et voloient droit à Londres. L'instant après vint un déterminé Jacobite, qui, en prenant l'hôte par la main, et la lui serrant à le faire crier : Tout est à nous, dit-il, mon ami : dix mille François ont pris terre dans la province de Suffolk... Tout est à nous, te dis-je... Dix mille ! oui, dix mille au moins, et peut-être bien plus encore... Adieu, je pars, et cours me joindre à eux.

Cette nouvelle fixa les irrésolutions de l'hôte, qui se proposa fortement de faire sa cour aux dames, à leur lever. Il ne doutoit plus maintenant que la plus belle des deux ne fût miss Jenny Caméron (1) elle-même.

(1) Prétendue maîtresse du prince Édouard.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du livre, où l'on trouvera pourtant un soleil, une lune et un ange.

Le soleil venoit de se coucher, lorsque les dames se leverent. Jamais Sophie n'avoit été plus fraîche ni plus belle; et sa cousine, un peu moins proche d'elle, eût aussi charmé tous les yeux. Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la servante de l'hôtellerie, qui, en rentrant dans sa cuisine après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux dames, protesta à toute la maison que si jamais le ciel avoit envoyé quelque ange sur la terre, il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, et madame Fitz-Patrick avoit consenti de l'y accompagner: la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à Upton

l'avoit dégoûtée d'aller à Bath, ou chez sa tante Western. Elles avoient donc à peine fini de prendre leur thé, que Sophie, sans s'embarrasser ni du froid ni de la nuit, proposa à sa cousine de profiter du clair de lune pour se remettre en route.

Mais la cousine, plus timide, et encore émue de la terreur que lui avoit inspirée la voix de son époux, la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin; et Sophie, toujours également complaisante, quoiqu'en état de combattre les craintes de son ancienne amie, consentit à ce qu'elle voulut.

Miss Western ne se seroit peut-être pas rendue si aisément, si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à Upton. Que n'eût-elle pas cru avoir à craindre de sa part! Quant à la poursuite de Jones, on pourroit présumer qu'elle l'effrayoit assez peu. J'aurois cependant pu cacher cette

conjecture au public : car un honnête auteur doit toujours ou supprimer ou pallier les foiblesses de ses héros, et sur-tout ces secrets mouvements de l'ame auxquels la raison est presque toujours étrangere. Mais je suis vrai ; c'est mon défaut : je ne puis me refondre.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'auberge, l'hôtesse vint recevoir les ordres des deux dames pour le souper, et s'en retourna si enchantée des charmes, de la douceur de la voix, et de l'affabilité de miss Western, que la bonne femme, intimement persuadée que c'étoit miss Jenny Caméron qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup très franche Jacobite, et fit les vœux les plus sinceres pour la prospérité du prince Edouard.

Les deux cousines, restées seules, ne se cacherent point leur curiosité

réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; et madame Fitz-Patrick, après avoir tiré parole de Sophie de raconter son histoire à son tour, commença la sienne à-peu-près en ces termes.

CHAPITRE III.

Histoire de madame Fitz-Patrick.

Le souvenir de leur félicité passée est toujours un surcroît de peine pour les malheureux. Je me rappellerai sans cesse avec regret ces jours fortunés et tranquilles que nous avons passés ensemble sous la tutele de madame Western. Hélas ! pourquoi miss Graveair et miss Vertigene ne sont-elles plus ce qu'elles furent autrefois ?... Vous vous rappellez sans doute ces noms de notre enfance ? Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous le dernier ! L'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne ! Sophie fut

toujours ma supérieure en tout ; et puisse un sort plus heureux que le mien la rendre toujours telle!... Mon mariage m'a perdue, vous le savez : mais les circonstances vous en ont sans doute été tellement déguisées, puisque vous étiez partie de Bath quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere ; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été si chargés ou altérés par madame Western, qu'il est bon que je remonte à leur origine.

M. Fitz-Patrick étoit un des jeunes cavaliers qui brilloient alors le plus aux eaux de Bath. Il étoit grand, bien fait, galant, et toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous savez que les personnes du plus haut rang qui étoient alors aux eaux ne vivoient qu'entre elles.

M. Fitz-Patrick, à force de souplesses et de complaisances, étoit par-

venu à se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir, et à s'y faire regarder avec une sorte de considération.

Ma tante, qui dès l'enfance avoit connu la cour, ne l'avoit pas moins bien reçu. Elle y avoit fait connoissance avec M. Fitz-Patrick; et l'honneur qu'il avoit d'être faufilé avec tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, étoit trop respectable à ses yeux, pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre, et celui-là les fit présumer tous : il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent en effet si remarquables, que tout le monde, ainsi qu'elle-même, le crut, et en parla d'une façon qui n'étoit pas des plus honorables pour la dame.

Quant à moi, je ne supposai à M. Fitz-Patrick qu'un but assez vulgaire, c'est-à-dire celui de s'approprier

la fortune d'une femme par la voie du mariage : car je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante pussent produire aucune intention criminelle ; mais quant aux charmes dignes de toucher un amant peu riche, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les petits soins et les égards respectueux dont il m'accabloit en toute occasion, servirent encore à fortifier cette idée. Je ne les attribuois qu'à l'envie qu'il avoit de diminuer, s'il étoit possible, l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit, en un mot, n'oser porter ses desirs jusqu'à la tante, que de l'aveu tacite de la niece; et les politesses que ce but supposé m'attiroient flattoient d'autant plus mon amour-propre, qu'il n'étoit pas accusé d'en être trop prodigue, même envers ceux qui par leur rang sembloient en mériter davantage.

J'ignorois donc, en vérité, que M. Fitz-Patrick étudiât tous mes mouvements. Il ne lui en échappoit pourtant aucun; et dès qu'il s'apperçut que j'étois sensible aux attentions qu'il vouloit bien avoir pour moi, je vis du changement dans ses manieres, et sur-tout quand nous nous trouvions seuls ensemble. Que vous dirai-je, ma chere Sophie? je connus qu'il m'aimoit... et sa passion étoit si tendre!... que l'aveu vous en plut, interrompit Sophie. Eh! pourquoi donc en rougir? ajouta-t-elle en soupirant: nous serons toujours dupes de la tendresse, que les hommes savent jouer bien mieux que nous.

Il est vrai, répondit la cousine: les hommes qui, en toute autre affaire, n'ont pas le sens commun, sont autant de Machiavels en fait d'amour; et plût au ciel que j'en fusse moins convaincue!... Quoi qu'il en soit, ce

prétendu secret servit bientôt de texte à toutes les conversations de Bath; quelques dames charitables allerent même jusqu'à affirmer que M. Fitz-Patrick étoit également bien avec la tante et la niece.

Ce qui vous surprendra pourtant le plus, c'est qu'elle ne vit rien de tout ce qui frappoit les yeux de quiconque les jettoit sur nous. On croiroit presque que l'amour est doublement aveugle chez les femmes d'un certain âge, et sur-tout chez les prudes : car, quoique ma tante nous surprît souvent son amant et moi en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte qu'il pût former de son absence suffisoit à l'instant pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pu concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable... M. Fitz-Patrick étoit convenu avec moi, quoique j'eusse à-peu-près dix-huit ans, de me traiter

toujours comme une enfant en sa présence ; et ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que cela fût, puisque son amant le pensoit ainsi, que peu s'en fallut qu'elle ne me remît à la lisiere.

Que vous dirai-je, encore un coup, chere Sophie? Il faut vous l'avouer; j'aimai M. Fitz-Patrick! je fus flattée de ma conquête; je fus charmée de l'emporter sur ma tante; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyois extrêmement jalouses de mon sort.

Tout Bath alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refuserent même de me voir davantage, et feignirent de me mépriser, peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des compagnies où leur objet chéri eût peut-être pu n'avoir des yeux que pour une autre. Je suis pourtant ici forcée, par un senti-

ment de reconnoissance, de vous rapporter un discours que me tint M. Nash, et dont j'aurois à m'applaudir d'avoir mieux suivi les conseils.... Écoutez, mon enfant, me dit-il un jour en me tirant à l'écart : je suis fâché de voir la familiarité qui subsiste entre vous et un drôle qui ne peut que vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante, je serois enchanté, sans l'intérêt de Sophie et le vôtre, de la voir de tous points sa dupe : car, lorsqu'une vieille a résolu d'aller au diable, il n'est pas plus possible d'en détourner l'une, que d'empêcher l'autre de s'en saisir. Mais la jeunesse et la beauté sont dignes d'un meilleur sort, et je voudrois les sauver de sa griffe. Croyez-moi donc, chere Henriette, ne souffrez pas que cet aventurier ait rien à l'avenir de particulier avec vous.... Il me donna encore d'autres conseils, auxquels je ne prêtai que l'attention du moment : l'amour

démentoit ses avis, et rien n'eût pu me faire croire que des femmes de condition voulussent commercer avec un homme tel que celui que M. Nash me dépeignoit.

Mais je crains bien, belle Sophie, que ces détails ne vous ennuient. Ainsi, pour abréger, imaginez-moi mariée; imaginez-moi avec mon époux aux pieds de ma sublime tante: imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à Bedlam (1); c'est ma tante que vous verrez, et votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Cette amante outragée, pour éviter de revoir M. Fitz-Patrick, pour me fuir moi-même, et peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours, partit dès le lendemain. Je sais qu'elle a nié très fermement toutes les particularités qui la concernoient dans cette aventure: et sans doute son

(1) C'est l'hôpital des fous à Londres.

ressentiment dure encore ; car, malgré toutes mes soumissions, et malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différent temps, je n'ai pu parvenir encore à m'attirer une réponse de sa part. Hélas ! c'est pourtant elle qui, quoique sans dessein, fut la cause de mon malheur. Sans son très ridicule espoir d'être aimée de M. Fitz-Patrick, il n'eût, sans doute, jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur.

Je me flatte, du moins, que ma conquête n'eût pas été si facile pour un pareil amant ; et si mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumieres, j'eusse peut-être été trompée moins grossièrement dans mon choix. Mais j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui, et je fus assez sotte pour regarder comme universellement reconnu le mérite d'un homme que je voyois hautement prôné par toutes les femmes de ma connoissance... Pour-

quoi donc, chere Sophie, s'il est vrai que nous ayons une faculté de juger égale à celle qu'ont les hommes; pourquoi, dis-je, choisissons-nous souvent si mal? Je suis réellement piquée lorsque je vois tant de femmes sensées tous les jours trompées par des sots.... Ici madame Fitz-Patrick reprit haleine. Mais, voyant que Sophie ne lui répondoit rien, elle poursuivit son histoire.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire de madame Fitz-Patrick.

Nous ne restâmes à Bath qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous avions perdu tout espoir de réconciliation avec ma tante; et mon époux devoit attendre encore deux ans avant que de pouvoir disposer, en aucune façon, de mes biens.

Cette considération l'engagea à me presser de passer avec lui en Irlande : proposition contraire à une conven-

tion expresse que j'avois faite longtemps avant que de me donner à lui. Je rappellai, j'invoquai vainement ses promesses ; et, très déterminée à ne point partir, je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ, et je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour, qui me coûtoit tant de larmes, mon mari, en sortant de très mauvaise humeur pour donner quelques ordres, laissa tomber une lettre dont je m'emparai sur-le-champ, et que j'ai trop souvent relue pour n'être pas en état de vous la rapporter exactement..... Écoutez, ma chere Sophie.

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

« J'ai reçu votre lettre, et je suis « très surpris de votre façon d'agir avec « un homme qui ne reçut d'argent de

« vous que pour l'habit de tiretaine que
« je vous ai vendu à votre arrivée ici,
« et à qui vous devez maintenant, par
« compte arrêté, 150 liv. sterling. Rap-
« pellez-vous, monsieur, depuis com-
« bien de temps vous me bercez d'un
« mariage avantageux avec une telle,
« ou une telle. Mais je ne puis vivre
« plus long-temps d'espérances et de
« promesses, et mon marchand de
« drap ne se paie pas de cette denrée.
« Vous me dites être assuré d'avoir ou
« la tante ou la niece ; et que vous
« eussiez pu épouser la tante, dont le
« douaire est immense, mais que vous
« préférez la niece à cause de l'argent
« comptant. Eh ! de grace, monsieur,
« conduisez-vous, une fois dans la vie,
« par le conseil d'un sot : épousez vîte,
« et sans balancer, celle des deux qui
« voudra le plutôt de vous. Pardonnez
« cet avis à l'intérêt que je prends à ce
« qui vous touche. Soyez en même

« temps avisé que je tirerai sur vous,
« par la premiere poste, le montant de
« ce que vous me devez, payable dans
« quinze jours à M. Jean Drugguet et
« compagnie, ou ordre; et qu'il vous
« importe d'y faire honneur. Je suis,
« monsieur, votre humble serviteur,
« SAMUEL COSGRAVE. »

Tel étoit le contenu de cette lettre. Peignez-vous, chere Sophie, les sentiments qu'elle dut exciter dans mon ame! « Vous préférez la niece à cause « de l'argent comptant »... Ah! si chaque syllabe de ces mots, qui, pour un cœur tel que le mien, étoient tout autant de poignards, avoient pu devenir tels, avec quel plaisir ne les eussé-je pas plongés dans le sein du perfide! Je ne vous raconterai pas tous les transports extravagants que m'inspirerent à la fois ma douleur et mon désespoir. J'avois eu le temps, avant son retour,

de me soulager par mes larmes. Il revint; et, feignant de ne pas s'apercevoir de mon état, le traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Enfin, lassé de mon silence: Eh bien! madame, me dit-il avec un sourire ironique, peut-on savoir si vos coffres sont faits? Vous n'ignorez sans doute pas que le carrosse doit être prêt demain au point du jour?

Ma patience étoit à bout. Oui, monsieur, je le sais... mais mes coffres ne sont pas faits, et cette lettre y doit trouver sa place.

Et je la lui jettai, en l'accablant des plus sanglants reproches.

Soit que la honte, soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé, M. Fitz-Patrick ne marqua point de colere. Il essaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura que ce qui me piquoit le plus dans cette lettre ne ve-

noit pas de lui, et qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua qu'il avoit fait mention de son mariage à M. Cosgrave, et de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante; mais il nia, avec mille serments, d'en avoir mandé des raisons dont la bassesse l'insultoit lui-même. Il convint seulement d'avoir marqué, en termes généraux, quelque espérance d'un prochain mariage, forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent, attendu sa longue absence de chez lui, et dont ses affaires domestiques avoient beaucoup souffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais osé me dire, et la seule raison qui l'eût réduit à me presser si fortement de passer en Irlande avec lui: proposition qu'il ne m'eût jamais faite, si des extrémités aussi cruelles eussent permis qu'il pût s'en dispenser. Les protestations et les caresses les plus tendres acheverent

une justification qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avois pensé d'abord.

Une circonstance qu'il n'avoit pas eu soin de relever parloit même encore, suivant moi, très fortement en sa faveur. Il étoit question, dans la lettre du tailleur, du douaire de ma tante, et M. Fitz-Patrick n'ignoroit certainement pas que madame Western n'avoit jamais eu d'époux. Je pensai, par conséquent, que ce créancier pouvoit avoir écrit ou de sa tête, ou sur des ouidire, et que tout ce qui me choquoit dans sa lettre étoit plus digne de mépris que de colere. Le beau raisonnement, chere Sophie! j'étois bien meilleur avocat que juge. Mais, sans chercher à justifier le pardon que j'accordai à mon perfide, il m'avoit témoigné ce jour-là tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vu qu'innocent.

Dès cet instant je cessai de m'opposer à notre départ; et en moins de huit jours nous arrivâmes chez M. Fitz-Patrick.

Si j'étois aussi gaie qu'autrefois, je vous peiudrois cette antique gentilhommiere, trop grande eu égard aux appartements, trop petite eu égard à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une espece de momie, plus vieille encore que la maison, et ressemblant exactement à la doyenne des sorcieres de Macbeth (1), nous reçut à la porte, et, dans un langage ou plutôt avec des hurlements que je croyois à peine humains, célébra l'arrivée de son cher maître.

La scene entiere enfin fut si maussade et si dégoûtante à mes yeux, que je pensai m'évanouir. Mon mari, qui s'en apperçut, sans chercher à me consoler, ne fit qu'ajouter à ma peine

(1) Tragédie de Shakespeare.

par de fades plaisanteries qui m'annonçoient tout ce qui me restoit à craindre.

Par ce début, vous pouvez présumer les suites. Mon époux redevint lui-même, ne se contraignit plus, et me rendit bientôt la plus malheureuse des créatures.

Vous concevez, chere Sophie, qu'une femme qui, aux yeux du monde, a fait un mauvais mariage, doit nécessairement avoir éperdument aimé l'objet qu'elle a choisi. Vous présumez aussi que cet amour peut par degrés s'éteindre, sur-tout quand le mépris s'en mêle. C'est une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert toute la bassesse du caractere de mon époux, je cessai de l'aimer; je détestai jusqu'à sa vue.

Sitôt que ma vingtieme année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens, notre maison nagea

dans l'abondance, et ne désemplit pas de voisins aussi grossiers, aussi crapuleux que mon époux, qui l'aiderent assidument à dissiper le patrimoine de sa femme. J'avois du moins alors une consolation : je ne le voyois presque pas.

Heureuse encore si j'eusse pu également m'affranchir d'une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins désagréable : j'entends, hélas ! celle de mes accablantes idées qui me déchiroient nuit et jour. Il ne me manquoit qu'un malheur, c'étoit celui de me voir mere de la part du mortel que j'abhorrois et méprisois le plus. Je ne pus l'éviter ; et je passai par toutes les horreurs d'un état mille fois plus pénible dans ces fatales circonstances que lorsque nous avons à le souffrir pour quelqu'un qui nous est cher. Je supportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement dans un désert, ou plutôt dans

une taverne, car telle étoit alors notre maison, sans amis, sans parents, sans secours, sans aucune de ces attentions qui non seulement soulagent, mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans des moments si douloureux.

CHAPITRE V.

Méprise de l'hôte. Terreur de Sophie.

MADAME Fitz-Patrick alloit continuer, lorsque l'arrivée du souper vint l'interrompre.

L'hôte debout, les yeux baissés, une serviette sous le bras, servoit d'un air aussi respectueux que si les dames fussent arrivées dans un carrosse à six chevaux.

Madame Fitz-Patrick paroissoit bien moins affligée que Sophie, qui pouvoit à peine manger.

L'hôte, qui brûloit depuis longtemps d'avoir une occasion de parler,

ne laissa point échapper celle-ci. Je suis fâché, dit-il, madame, en portant la parole à Sophie, que votre grandeur ait si peu d'appétit : depuis le temps qu'elle n'a rien mangé, elle devroit cependant en avoir. J'espere que madame est maintenant plus dans le cas d'avoir moins d'inquiétudes ; car on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avoit osé le penser. Un gentilhomme qui sort dans le moment nous a dit d'excellentes nouvelles : certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres seront peut-être à Londres avant qu'on les rattrappe ; et s'il en est ainsi, ces gens-là pourront en trouver dans cette ville qui leur feront un bon accueil.

Quiconque craint est bien à plaindre ! Tout ce qu'il voit, soupçonne, entend, tout a rapport à l'objet qui l'occupe. Sophie conclut de ce discours qu'elle étoit poursuivie par son

pere, et connue dans l'hôtellerie. Son saisissement fut extrême. Dès qu'elle put parler, ce fut pour prier l'hôte de renvoyer les domestiques; et s'adressant ensuite à lui: Je vois, monsieur, dit-elle, que vous nous connoissez... mais souffrez que je vous supplie.... Oui, j'en suis convaincue.... si vous connoissez la pitié..... (sans doute, vous ne nous trahirez point!...

Moi vous trahir, madame! s'écria l'hôte, moi vous trahir! non, (ici notre homme entassa mille serments les uns sur les autres) non, dis-je, non! dussé-je affronter la mort même, non, je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître, madame; et ce n'est point envers une aussi aimable personne que votre grandeur, que je me résoudrois à l'être. Eh! ne seroit-ce pas en pure perte, puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre grandeur de récompenser amplement mon zele et ma fidélité? Ma femme

vous certifiera, madame, que j'ai connu votre grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup, rassurez-vous, madame; je périrois plutôt cent fois que de trahir votre secret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueusement Sophie, que si jamais il est à mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous n'aurez point à regretter d'avoir été généreux. Ah! madame, répondit l'hôte, « au pouvoir « de votre grandeur?.....» Puisse le ciel permettre seulement que ce soit votre volonté! Hélas! je ne crains rien que votre oubli. Votre grandeur sera-t-elle assez bonne pour se ressouvenir d'un pauvre malheureux aubergiste? Elle n'oubliera pas du moins la récompense que j'ai refusée. Oui, cela revient exactement au même, puisque je l'aurois infailliblement obtenue; et votre grandeur eût pu tomber en d'au-

tres mains qui.... Mais quant à moi, je ne voudrois pas pour le monde entier avoir conçu l'ombre de cette idée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sais....

Eh ! quelles sont, je vous prie, ces nouvelles ? interrompit miss Western avec vivacité.

Bon ! s'écria l'hôte, se peut-il que votre grandeur les ignore ?... Cela se pourroit cependant ; car ce n'est que dans cet instant qu'on est venu me les apprendre. Mais, eussé-je dû les ignorer, votre grandeur n'étoit pas moins en sûreté chez moi. Oui, je le jure encore !... Il épuisa ici tous les serments et les protestations, mais dont Sophie interrompit le cours pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ces nouvelles. Et l'hôte ouvroit la bouche pour l'en instruire, lorsque madame Honora, pâle et presque hors d'haleine, se précipita dans la cham-

bre, en criant à tue-tête : Nous sommes perdues, mesdames, nous sommes perdues ! Ils sont arrivés, ils sont tous arrivés ; ce malheur n'est que trop certain !

Ces mots assommerent Sophie. Mais madame Fitz-Patrick, moins susceptible qu'elle, ayant demandé à Honora de qui elle entendoit parler : = De qui ! s'écria Honora ; eh ! des François apparemment. Plus de deux cents mille d'entre eux sont débarqués ; ils violent et massacrent tout.

Un grand objet de crainte rend le cœur presque insensible à tout ce qu'il y croit étranger. Sophie, qui s'attendoit à voir son pere et Blifil entrer dans sa chambre, ne fut que médiocrement émue du prétendu débarquement des François dans son pays. Elle gronda même sa femme de chambre de l'alarme qu'elle lui avoit donnée. Vous m'aviez en vérité fait craindre

toute autre chose, lui dit-elle, et je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, reprit l'hôte en riant, sa grandeur sait à quoi s'en tenir ; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis, et ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa grandeur, je gage cent contre un, présumoit que le Cumberland entroit dans le village. Que falloit-il de plus pour l'épouvanter mortellement ?.... Mais écoutez, madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre.... Sa majesté, le brave prince Édoûard, a fait prendre le change au duc : il marche à grandes journées vers Londres ; et dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guere davantage à Sophie que celui qui la racontoit. Cependant l'idée qui subsistoit toujours en elle d'en être effecti-

vement connue ne lui permit pas de laisser transpirer le moindre mécontentement.

L'hôte, après avoir desservi, fut enfin forcé de se retirer, mais non pas sans avoir encore marqué plus d'une fois ses espérances d'être un jour bien récompensé.

Sophie étoit pourtant fâchée de se croire connue dans l'hôtellerie, et s'appliquoit à elle-même tout ce que l'hôte croyoit avoir adressé à Jenny Caméron. Elle fit donc remonter sa femme de chambre, à qui elle enjoignit de pénétrer adroitement par quel moyen cet homme étoit parvenu à la connoître, et de qui il avoit refusé la récompense qu'on lui offroit pour la trahir. Elle lui ordonna en même temps de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, heure à laquelle madame Fitz-Patrick consentoit aussi de partir. Toutes choses ainsi

réglées, elle pria sa cousine de vouloir bien achever son histoire.

CHAPITRE VI.

Conclusion de l'histoire de madame Fitz-Patrick.

TANDIS que madame Honora, suivant les ordres de sa maîtresse, invitoit l'hôte et sa femme à vuider entre eux une jatte de punch, madame Fitz-Patrick reprit ainsi son récit :

La plupart des officiers qui étoient en quartier dans la ville voisine étoient liés avec mon mari. Peu de temps après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un lieutenant, et nous nous liâmes au point de devenir inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours des nôtres. C'en fut assez pour fâcher M. Fitz-Patrick, et pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette innocente société. Elle

dura cependant près d'un an, et Dieu sait combien pendant ce temps j'eus de reproches à essuyer ! j'entends lorsqu'il étoit à la maison, car il faisoit de fréquentes absences, et souvent d'un mois entier, à Dublin ou à Londres.

Enfin le régiment qui vint à changer de quartier m'enleva mon amie. Je n'eus plus d'autre compagnie que mes tristes réflexions, et de ressources que mes livres, par conséquent le temps de m'ennuyer et de m'orner l'esprit.

Pendant cet intervalle, j'écrivis différentes lettres à ma tante, sur le ton le plus suppliant, mais toujours sans succès : je n'en reçus point de réponse. Mon époux repartit enfin pour Londres, où il resta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractere aussi gai que le mien n'étoit pas fait pour supporter long-

temps l'ennui de cette solitude : je retombai dans la mélancolie ; la mort de mon enfant acheva de m'accabler. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse extravagante dont peut-être aurois-je été capable, ainsi que nombre d'autres, s'il fût né sous de meilleurs auspices : mais j'étois mere ; je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, et cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de deux mois seule, et renfermée dans mon domestique, lorsqu'une jeune dame, parente de mon mari, vint du fond de l'Irlande tout exprès pour me voir.

Un jour que j'étois plus abattue que de coutume, cette dame, après avoir plaint mon sort et m'avoir assurée que la famille de M. Fitz-Patrick, informée de sa conduite à mon égard, en étoit très scandalisée et partageoit mes

peines; cette dame, dis-je, après bien des préliminaires, et sur-tout après m'avoir demandé le secret, m'apprit.... que mon mari vivoit avec une maîtresse.

Vous présumez que je fus peu sensible à ce récit?... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon ressentiment contre mon époux jusqu'au point d'empêcher la haine de se réveiller en cette occasion. D'où peut donc naître en nous cette contrariété de sentiments? Serions-nous en effet assez abominablement vaines pour ne pouvoir souffrir que d'autres jouissent même de ce que nous méprisons? Qu'en pensez-vous, chere Sophie? = Je ne me suis jamais, dit-elle, occupée de réflexions si profondes: je pense pourtant que cette dame eut tort, et vous rendit un assez mauvais office.

Cependant, répliqua madame Fitz-

Patrick, cette conduite me paroît naturelle dans une véritable amie ; et quand vous aurez lu autant que moi, peut-être le sentirez-vous.

J'en serois fâchée, repartit Sophie, car je n'ai besoin de livres ni d'expérience pour être convaincue de l'indignité de ce procédé ; et je trouve autant d'imprudence dans quiconque instruit deux époux des fautes de l'un ou de l'autre, que dans ceux qui les avertissent de leurs propres défauts.

Quoi qu'il en soit, reprit madame Fitz-Patrick, mon mari revint et me déplut un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins : car rien n'affoiblit le mépris que nous avons conçu pour quelqu'un, comme l'injure, même la plus légere, faite à notre vanité.

Sa conduite eut pourtant lieu de me surprendre : je le revis, avec étonnement, aussi tendre, aussi amoureux

et aussi complaisant que les premiers jours de notre mariage. Mais si la haine peut succéder au mépris, il n'en est pas de même de l'amour : ce dernier sentiment est trop actif pour subsister long-temps sans retour de la part de son objet ; et il n'est pas plus possible d'aimer constamment sans être aimé, que d'avoir des yeux sans en faire usage. Ainsi, lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de notre passion, il est plus que probable que quelque autre... je dis, ma chere, lorsqu'un mari nous est devenu absolument indifférent... qu'il s'est montré trop méprisable... et sur-tout pour peu qu'on ait un cœur... dont la sensibilité... Miséricorde ! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées... Ce que c'est que de n'avoir pas assez lu Locke !... Bref, la vérité du fait est... Bref, je ne sais plus où j'en suis. Je vous disois pourtant, je crois, que M. Fitz-Patrick étoit

redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en sus bientôt le motif, et j'y proportionnai ma reconnoissance. En un mot, il avoit dépensé tout l'argent comptant de ma dot ; et comme il ne pouvoit engager son propre bien plus qu'il ne l'étoit déja, il desiroit que je signasse au contrat de certaines ventes pour lesquelles il falloit mon consentement.

Je le refusai net, et je ne vous ennuierai pas des fureurs que produisit ce refus, non plus que des mauvais traitements qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent pour les justifier en quelque sorte aux regards du public : il devint ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il? De ce même lieutenant dont je vous ai parlé, absent alors, et depuis plus d'un an !... Vit-on jamais extravagance plus complete? Mais il lui falloit un objet ; il falloit un prétexte à une

passion qu'il n'avoit peut-être jamais ressentie.

N'importe : après nombre de scenes trop indignes d'être rappellées, et dans lesquelles la parente de M. Fitz-Patrick me défendit toujours, il prit le parti de la mettre à la porte, et de me confiner dans une chambre, sans plume, sans encre, sans papier, sans livres même, en attendant que je me soumisse à ses loix.

Il vint huit jours après me voir, pour me demander, d'un ton de pédagogue ou de tyran (cela revient au même) si je me déterminois à obéir. Non, répondis-je avec fermeté ; je périrois plutôt. Eh bien, tu périras ! s'écria-t-il ; car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je passai parmi ces horreurs encore environ quinze jours ; et j'avoue que ma constance étoit presque expirante, lorsqu'un soir que mon époux

étoit absent.... j'eus le bonheur.... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi .... tout est excusable alors!... j'eus le bonheur, dans cet instant critique même .... Mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela.... Qu'il vous suffise de savoir que l'or, cette infaillible clef de toutes forteresses, ouvrit tout-à-coup ma prison, et me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à Dublin; d'où m'étant procuré un passage en Angleterre, je m'en allois à Bath, pour implorer la protection de ma tante, ou celle de votre pere, lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant; et je jouis enfin de la double félicité de lui être échappée, et d'avoir rencontré ma chere Sophie!

Je vous plains, dit miss Western

en soupirant, et de toute mon ame!.. Mais aussi, que pouviez-vous espérer d'un pareil mariage? Pourquoi avoir choisi un Irlandois pour votre époux (1)?

Ah! ma cousine, répliqua madame Fitz-Patrick, cette censure est bien peu méritée. Il est des hommes en Irlande aussi respectables qu'ailleurs: j'y ai connu nombre de bon maris, et je ne sais si vous en connoissez ici beaucoup. Demandez-moi plutôt pourquoi j'ai épousé un sot, et je vous répondrai sincèrement que je ne le croyois pas tel. = Eh! pensez-vous, lui demanda Sophie d'une voix basse et altérée, qu'un homme qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas également faire un mauvais mari?

Cela peut être, répondit l'autre;

(1) Les préjugés des Anglois contre les Irlandois sont assez connus. Les gens sensés savent aussi combien ils sont injustes.

mais il n'en est point de plus dangereux que les sots. Parmi toutes mes connoissances, je les ai toujours vus méchants. J'oserai même affirmer, comme un fait, qu'on voit très peu d'hommes sensés en user mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VII.

Grande alarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de madame Fitz-Patrick.

SOPHIE, conformément à la convention faite avec sa cousine, raconta alors... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déja vu dans le cours de cette histoire. Ainsi nous espérons que le lecteur nous pardonnera de ne le point répéter. Une observation qu'il faut pourtant faire, c'est que, dans tout le cours de son récit, il ne fut pas plus question de Jones, que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Auroit-on cru que notre héroïne dût reconnoître ainsi la fran-

chise de sa cousine dans le récit de son histoire?

Au moment que Sophie achevoit la sienne, un bruit sourd se fit entendre dans la chambre au-dessous de celle qu'habitoient les dames. Cet orage naissant, après avoir grondé quelque temps au loin, s'approcha par degrés; et toujours en grossissant, jusqu'à l'appartement des voyageuses, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, madame Honora, après avoir crié en bas à-peu-près comme une furie, et comme deux en montant l'escalier, arriva toute enflammée dans la chambre de sa maîtresse, en s'écriant plus fortement encore: Que direz-vous, que direz-vous, madame, de ce faquin, de cet insolent gargotier, de ce vilain coquin d'empoisonneur, assez effronté pour me dire en face que ma maîtresse est cette Jenny Caméron dont le peuple fait tant d'histoires?...

Ce vieil infâme ose même me soutenir que vous-même ne l'avez pas nié. Mais il en a reçu le prix : mes ongles sont gravés, et pour long-temps, sur sa vilaine face. Ma maîtresse ! ai-je dit, misérable que tu es ! ma maîtresse ! sais-tu bien qu'il n'en est de plus belle, de plus riche, ni de plus sage dans tout le comté de Sommerset ? Connois-tu bien, bélître ! as-tu jamais oui parler du fameux M. Western ? Eh bien, apprends à respecter sa fille unique, et la plus riche héritiere du pays... Ah ! madame, pardon d'avoir été si mal-adroite ; je voulois lui casser la tête... Je ne m'en consolerai jamais....

Notre héroïne, en entendant ceci, ne conçut d'autre alarme que celle de se savoir nommée par sa femme de chambre. Cependant, comme la méprise connue de l'hôte éclaircissoit plusieurs passages des propos de cet homme, auxquels Sophie s'étoit elle-même

trompée, cette aimable fille, qui se trouvoit un peu plus à son aise, ne put se dispenser de rire du quiproquo de l'hôte, et de la fureur d'Honora, qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa maîtresse, son amour-propre blessé au premier chef, ne lui permettoient pas de rien soupçonner de plaisant dans toute cette aventure. Ajoutons que le punch, qui n'avoit pas peu contribué à lui échauffer la tête, agissoit encore passablement sur elle; et le lecteur sentira que ce ne fut pas sans peine que les deux dames parvinrent à calmer les transports de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'hôtesse, enragée des outrages faits à son mari par les ongles de la femme de chambre, ne respiroit que haine et que vengeance. Quant au désastreux politique, triste victime de cet éclatant dé-

mêlé, la honte que lui inspiroit sa méprise, et le sang qu'il voyoit ruisseler de ses blessures, sembloient avoir éteint en lui toute espece de ressentiment.

La franchise peu équivoque du procédé de madame Honora à son égard ne lui laissoit plus de doute sur le compte de Sophie; et cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si délié.... Ajoutons encore aux motifs de sa modération, qu'un personnage de très grande apparence, arrivé chez lui dans un carrosse à six chevaux, lui prouvoit sans réplique que l'une des deux dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu, l'hôte monta lui-même, en se rajustant de son mieux, dans la chambre des voyageuses, pour leur annoncer qu'un seigneur qui venoit d'arriver demandoit à leur présenter ses respects.

Sophie, à ce message, devint pâle et tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'hôte, malgré sa fatale bévue, n'eût pas été tout-à-fait si poli, s'il fût venu par ordre de son pere ou de Blifil. Mais la peur a cela de commun avec messieurs les commissaires (1) : elle saisit avidement les moindres circonstances, et ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi, pour satisfaire à la curiosité plutôt qu'aux craintes du lecteur, nous dirons qu'un pair d'Irlande, qui alloit à Londres, étoit arrivé le soir même dans notre hôtellerie ; que ce seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuisine, ayant quitté son souper, avoit reconnu la suivante de madame Fitz-Patrick, de qui il avoit su que sa maîtresse, qu'il connoissoit particulièrement, étoit dans la maison. Instruit de cette nouvelle, il s'étoit adressé lui-même

(1) En Angleterre, bien entendu.

à l'hôte ; il l'avoit appaisé, et envoyé chez les dames, chargé du compliment que cet homme venoit de rendre.

On s'étonnera peut-être de ce que la femme de chambre de madame Fitz-Patrick n'eût pas été choisie par préférence pour cette commission : mais nous sommes fâchés d'avouer qu'elle n'étoit pas, dans le moment, plus propre à cet office qu'à tout autre : le rum (1), car il plaisoit à l'hôte d'appeller ainsi sa distillation de grain, avoit agi si puissamment sur la pauvre soubrette, que le sommeil s'étoit totalement emparé d'elle.

Sophie se rassura bientôt à la vue d'un pair irlandois, qui non seulement connoissoit sa cousine, mais étoit même son ami. Ajoutons que c'étoit à lui qu'elle devoit sa liberté : car il faut vous apprendre que ce seigneur avoit le mê-

(1) Boisson extrêmement forte que l'on fait dans les Barbades, et fort usitée en Angleterre.

me goût pour la galanterie que nos anciens chevaliers des temps héroïques, et que son nom étoit déja fameux par la délivrance de plus d'une infante emprisonnée. Il étoit aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce trop souvent exercée par les époux et par les peres sur les jeunes et aimables personnes de l'autre sexe, que jamais chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des enchanteurs. J'avouerai même ici, et je le dis sincèrement, que j'ai maintefois soupçonné tous ces terribles enchanteurs dont fourmillent nos vieux romans de n'avoir en effet été que des maris de ces temps-là; et que des nœuds mal assortis étoient peut-être les seuls châteaux où gémissoient tant de gentes victimes.

Ce seigneur, qui avoit une terre dans le voisinage de Fitz-Patrick, avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premieres nouvelles de son em-

prisonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, et il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le château de bonne guerre, à la façon des anciens paladins, mais en gagnant le gouverneur à beaux deniers comptants.

Comme la dame Fitz-Patrick avoit cru ces circonstances trop légeres pour être racontées à sa cousine, nous nous étions fait un plaisir de laisser au lecteur celui d'imaginer lui-même, pendant quelques instants, par quels moyens elle avoit trouvé tout l'argent nécessaire pour corrompre son guichetier : sans quoi nous nous trouvions forcés d'interrompre sa narration.

Mais revenons à nos moutons...

Le pair, après les premiers compliments d'usage, ne put se dispenser de témoigner à madame Fitz-Patrick quelque surprise de la trouver dans cette hôtellerie, tandis qu'il la croyoit à Bath.

Elle lui en apprit les raisons, ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit aussi de s'échapper des mains d'un tyran tout aussi cruel que le sien même.

Mylord, qui concluoit de là que ce tyran pouvoit encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les dames, et n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection, et son carrosse à six chevaux pour les conduire à Londres ; ce qui fut d'abord accepté sans façon de la part de madame Fitz-Patrick, qui enfin engagea Sophie à en faire de même.

Les choses ainsi arrangées, mylord prit congé des dames, qui ne tarderent pas à se mettre au lit, où madame Fitz-Patrick entretint long-temps sa cousine de l'excellence du caractere et des vertus du seigneur irlandois. Elle appuya

particulièrement sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours eue pour son épouse, et sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir jamais donné la moindre atteinte au lien conjugal. Ah! ma chere Sophie, s'écria-t-elle en finissant, que cette vertu devient rare, et sur-tout dans un certain monde!... N'y comptez pas, je vous en prie, si jamais vous vous mariez; vous seriez trop cruellement trompée.

CHAPITRE VIII.

Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Londres.

Le lendemain, dès le matin, tout étant prêt pour le départ, une difficulté survint. Le carrosse, quoiqu'à six chevaux, n'étoit que pour quatre personnes. Mylord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais madame Fitz-Patrick étoit trop polie pour le permettre. Il fut arrêté que les deux soubrettes

se relaieroient, et monteroient tour-à-tour sur un des chevaux de mylord, qui fut sellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un présent à l'hôte, pour expier les petites vivacités de sa femme de chambre, s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite, et qui lui causa quelque peine. C'étoit le billet de banque de cent livres sterling, que son pere lui avoit donné la veille de sa fuite, et qui, joint à très peu d'argent comptant, composoit toutes ses finances.

Elle chercha, et renversa vainement tout dans la chambre; le billet ne se trouva pas. Elle se rappella enfin sa chûte, lorsqu'elle avoit reconnu madame Fitz-Patrick, et ne douta pas que ce ne fût alors que son porte-feuille avoit pu tomber de sa poche.

Des pertes de ce genre, quelques suites qu'on en prévoie, n'ont droit de produire qu'une impression momen-

tanée sur une ame un peu forte. Aussi Sophie, quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretemps, prit assez sur elle-même pour cacher sa douleur, et pour rejoindre la compagnie avec sa sérénité ordinaire. Mylord aida les dames à monter dans sa voiture; et madame Honora, après beaucoup de compliments, cédant aux instances de sa compagne Abigaïl, qu'elle laissa monter à cheval, s'établit elle-même dans le carrosse.

L'équipage partit enfin, bien escorté, et fit si bonne diligence, qu'on arriva le lendemain au soir à Londres.

CHAPITRE IX.

Séparation des deux cousines.

Toute la compagnie descendit à l'hôtel de mylord, et d'où, tandis que l'on se reposoit quelques instants, on dépêcha des domestiques pour chercher un logement particulier que les

deux dames demanderent. L'épouse de mylord n'étant point en ville, madame Fitz-Patrick refusoit absolument d'accepter un lit chez l'époux.

Quelques lecteurs, peut-être, condamneront tant de délicatesse. Il faut pourtant avoir égard à la situation de cette dame, et convenir de la méchanceté des médisants; après quoi, l'on conseillera sans doute à toute femme un peu sensée d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, et disposé pour recevoir les deux cousines, Sophie voulut bien tenir encore compagnie, pour cette nuit, à madame Fitz-Patrick, très résolue de s'informer le lendemain de la demeure de la dame sous la protection de laquelle nous avons déja dit qu'elle avoit projetté de se mettre en fuyant de chez son pere. Quelques remarques particulieres qu'elle avoit faites en route l'avoient tellement affermie dans cette résolu-

tion, que rien n'eût pu la faire agir différemment.

Ce n'est pas que notre héroïne fût capable de concevoir, sans fondement, le plus léger soupçon de la vertu de son prochain; ce n'est pas non plus que madame Fitz-Patrick, par ses démarches, et moins encore par ses discours, eût laissé transpirer la moindre apparence de scandale: mais le lord, un peu moins formaliste qu'elle, s'étoit quelquefois, quoique sans y penser, assez mal observé dans la route, pour éclairer Sophie sur bien des petites réticences dont elle avoit soupçonné sa chere cousine dans le récit de son histoire.

Miss Western n'eut pas de peine à trouver la dame qu'elle cherchoit: il n'étoit point de porteurs dans la ville à qui son hôtel ne fût parfaitement connu. Son messager revint avec une invitation si gracieuse et si pressante,

qu'elle se disposa à s'y rendre sur-le-champ.

Madame Fitz-Patrick ne fit d'autres instances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politesse. Soit qu'elle soupçonnât qu'elle fût soupçonnée, soit par quelque autre motif que nous ne voulons point pénétrer; il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir Sophie, que Sophie pouvoit l'être de se séparer d'elle.

Miss Western, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui dire: Au nom du ciel, ma chere, tenez-vous sur vos gardes, et réfléchissez mûrement sur les dangers que vous allez courir! Il est peut-être encore des voies de conciliation avec votre époux; tâchez, je vous en supplie, de ne pas vous les interdire.

Épargnez-vous ces craintes, ma cousine, lui répondit madame Fitz-Patrick avec un sourire équivoque:

vous avez moins vécu que moi; gardez-les, je vous en supplie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant aussi ne pas refuser un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton et des façons de la miss Graveair d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere; cela, je vous le jure, ne prendra pas dans ce pays-ci!

Tel fut l'adieu des deux cousines. Sophie, à son arrivée chez mylady Bélaston, ne put qu'être enchantée des caresses de cette dame, qui, dès le temps qu'elle l'avoit connue chez madame Western, prétendoit l'avoir prise en amitié, paroissoit charmée de la revoir si belle, et ne fut pas plutôt instruite de la cause de son voyage, qu'elle applaudit à la résolution de notre héroïne, et promit de la protéger envers et contre tous.

FIN DU LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédents.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. Western, ne retrouvant pas sa fille, trouve matiere à s'en consoler.

Notre histoire (quelle aubaine pour la critique!) retourne encore à la fameuse hôtellerie d'Upton, où nous avons laissé M. Western mettant le pied à l'étrier, dans la louable intention de poursuivre et retrouver sa fille.

Il avoit pris langue en partant. On l'avoit informé que Sophie avoit dû passer la Saverne. Il la passa avec son équipage. Ce n'étoit point assez : quel chemin avoit-elle pris? Le bon gentilhomme s'en reposa sur la fortune, et se jetta dans celui de Worcestre.

A peine avoit-il fait deux milles, que s'arrêtant tout-à-coup, et lâchant une volée de jurements et d'imprécations... O ciel! s'écria-t-il, fut-il jamais un chien plus malheureux et plus maudit que moi... !

Le ministre, qui le suivoit, se hâtant alors de le rejoindre, le supplia de ne point s'affliger, et de ne pas désespérer de la bonté du ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé jusqu'ici, monsieur, lui dit-il avec onction, il vous a mis sur les pas de madame votre fille : patientez, patientez, de grace! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peste t'étouffe ! répondit Western : c'est bien Sophie qui m'inquiete maintenant !.... Je déplore la perte d'une si belle matinée, et si favorable pour la chasse. N'est-il pas désolant de perdre un des plus beaux jours de l'hiver? et pourquoi? pour courir après une.... Ah ! que ne puis-je la haïr... !

Soit que la fortune, malgré sa légèreté quelquefois compatissante, regardât alors en pitié le pauvre gentilhomme ; soit qu'elle eût arrêté qu'il ne rejoindroit pas sitôt sa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures) ; mais M. Western achevoit à peine ces mots, qu'une meute de chiens courants, répandant tout-à-coup dans les airs les sons harmonieux de leurs gosiers, frapperent à la fois l'oreille du gentilhomme et de son cheval, qui, partant de la main, et traversant de plein vol un champ de blé, seconda si bien les intentions de son maître, qu'il se trouva en moins d'une minute à la queue des chiens.

C'est ainsi, dit la Fable, que la belle Grimalkin, cette chatte que Vénus, propice aux desirs d'un amant du temps passé, avoit enfin changée en femme ; c'est ainsi, dis-je, que cette jeune épouse n'eut pas plutôt apperçu

une souris, que, retournant tout-à-coup à son naturel, elle sauta légèrement du lit de son époux pour courir après le petit animal.

Nous ne prétendons pourtant pas en induire que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres embrassements de son amoureux époux : car, quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude, les femmes cependant, ainsi que les chats, en certaines occasions aiment assez qu'on les caresse. Nous pensons seulement, d'après le très subtil sir Roger l'Estrange (1), que si vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentre par la fenêtre ; et qu'une chatte, quoique dame, n'en courra pas moins sans pudeur après les rats. Nous n'accusons donc pas M. Western d'indifference pour sa fille, puisqu'il l'aimoit beau-

(1) Il a traduit en vers les fables d'Ésope, &c. avec des commentaires.

coup : nous voulons dire seulement qu'il étoit gentilhomme campagnard et chasseur ; et qu'à ces titres réunis, la fable et nos judicieuses réflexions ne lui sont pas absolument mal appliquées.

M. Western s'en donna donc à cœur joie, sans songer davantage à sa Sophie. Les domestiques imiterent le maître ; et le ministre, après avoir marqué tout son étonnement en beau latin, les imita aussi, et ne s'occupa plus, en les suivant de loin, qu'à méditer sur un sermon qu'il préparoit pour le dimanche.

Le gentilhomme à qui appartenoient les chiens, enchanté de la capacité et de l'expérience du confrere inconnu, se gardoit bien de le troubler dans son enthousiasme, par des politesses hors de saison. Il attendit la fin de cette scene pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite aussi

supérieur avoit droit de lui inspirer.

Leur conversation, quoique très intéressante pour eux, ne trouvera cependant point place ici. Nous dirons seulement qu'ils se plurent également l'un à l'autre; que l'on recommença bientôt une seconde chasse qui fut suivie d'un grand dîner; qu'il y fut bu beaucoup de vin; et que M. Western, toujours réglé dans sa conduite, se fit porter au lit pour pouvoir reparoître au repas du soir avec toute la décence convenable à son caractere.

Il ne brilla cependant pas autant qu'il s'en étoit flatté : son hôte et le ministre, moins fatigués et de corps et d'esprit, eurent tellement sur lui l'avantage, qu'à peine le pauvre homme avoit achevé sa troisieme bouteille, qu'il n'étoit plus censé présent.

M. Supple informa l'autre gentilhomme de toute l'aventure de Sophie, et le pria de joindre ses instances aux

siennes pour engager le lendemain M. Western à retourner chez lui. Cela fut trouvé juste, promis et exécuté, non pas sans peine cependant : mais la matinée étoit si belle, si favorable pour la chasse ; la route de Sophie étoit d'ailleurs si incertaine, et il y avoit si peu d'espoir de la rejoindre, après lui avoir laissé gagner près de vingt-quatre heures de marche, que M. Western consentit enfin, après avoir remercié son hôte, de reprendre, en chassant, la route du comté de Sommerset.

CHAPITRE II.

Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Aventure du mendiant.

Nous voici donc revenus à M. Jones ; et nous y revenons avec plaisir, malgré la situation déplorable dans laquelle nous l'avons quitté, et qui sans doute aura pu faire croire à quelques

uns de nos lecteurs que nous l'avions délaissé pour jamais.

Mais, croyez-nous-en si vous voulez, si nous ne sommes pas ce qu'on appelle en tous points vertueux, nous pouvons pourtant affirmer que nous n'avons pas tous les vices dont bien des gens, que l'on appelle philosophes, sont souvent accusés ; et que, malgré la triste situation de l'ami Tom, nous revenons à lui avec tout autant de plaisir que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. Jones et son compagnon Partridge avoient quitté l'hôtellerie d'Upton quelques minutes après le départ de M. Western, et avoient suivi à pied la même route faute d'avoir pu trouver des chevaux de louage dans Upton. Tous deux cheminoient tristement, quoique par différents motifs ; et si l'un soupiroit très haut, l'autre, à chaque pas, murmuroit à l'unisson.

En arrivant au chemin où M. Western s'étoit arrêté, Tom crut devoir s'arrêter aussi, et en se retournant vers Partridge, le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah ! monsieur, s'écria-t-il, plût au ciel que vous voulussiez suivre mon avis ! = Eh ! pourquoi non ? répliqua Jones : il m'est aussi indifférent de savoir où je vais, que de savoir ce que je deviendrai. = En ce cas, reprit Partridge, mon avis est que nous retournions chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte, c'est être fou que de courir ainsi les champs comme des vagabonds. Pardon, monsieur ! sed vox ea sola reperta est.

Hélas ! s'écria Tom, où prétends-tu que je retourne ? Il ne me reste plus d'asyle..... Que dis-je ! quand même mon ami, quand mon pere même voudroit encore me recevoir, pourrois-je vivre dans des lieux où ma Sophie n'est plus ? Ah ! cruelle Sophie !..

Cruelle ? Non, je suis le seul coupable..... non, je ne puis la condamner..... C'est toi seul, malheureux ! dit-il en s'adressant à Partridge, c'est toi, détestable butor, c'est toi qui m'as perdu : il faut que je t'arrache l'ame.... Cédant alors à sa fureur, et prenant Partridge à la gorge, il le secoua de façon que le pauvre homme se crut mort.

Le malheureux tomba aux genoux du terrible Jones, en pleurant et en attestant son innocence. Notre héros s'arrêta tout-à-coup, lui lança un coup d'œil farouche, recula quelques pas, et acheva d'épuiser sur lui-même un accès de fureur qui, sans doute, eût anéanti son compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différents transports de Jones dans ce cruel moment.

Qu'il suffise au lecteur que cet amant infortuné, après avoir joué d'o-

riginal le rôle de Roland pendant quelques minutes, revenu par degrés à lui-même, et trouvant encore à ses pieds le timide Partridge, le reçut dans ses bras, et lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée. Il le pria pourtant de ne jamais lui parler davantage de retourner chez M. Alworthy, étant fermement résolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avoit l'ame chrétienne ; il promit, et de très bonne foi, de respecter cette défense. Puisqu'il m'est absolument impossible, s'écria Jones, de suivre plus long-temps les traces de ma seule divinité..... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami ; marchons, ou plutôt courons à l'armée.

Il partit en achevant ces mots ; et le hasard lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. Western, le remit directement sur les traces de Sophie.

Ils cheminerent assez long-temps sans proférer une syllabe : Jones avoit assez à penser, et Partridge trop à craindre.

Tom se lassa pourtant du monologue : il acheva de rassurer Partridge, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte ; et un mendiant qu'ils apperçurent de loin fournit un très bon texte au pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé.

Son homélie roula d'abord sur la charité et sur la dureté du cœur humain. De là passant, par une transition naturelle, au chapitre de la guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité, avec une véhémence qui l'étonna bientôt lui-même, au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à son maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher Partridge,

lui dit Tom en souriant, j'étois déja si convaincu de ta poltronnerie, que rien de tout ce que tu peux dire ne sauroit m'émouvoir. Vous pouvez, monsieur, lui répondit Partridge, vous pouvez à votre aise m'accuser de poltronnerie : si le desir de conserver sa peau entiere rend un homme poltron, non immunes ab illis malis sumus. Je ne lus jamais dans la grammaire qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans se battre :

Vir bonus est, quis?
Qui consulta patrum, qui leges juraque servat;

et pas un mot de bataille ! L'écriture même y répugne si fort, que je serois presque tenté de regarder comme très peu chrétien quiconque aime à répandre sans regret le sang de son semblable.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse doctrine, lorsqu'ils arriverent au détour d'un chemin, où le men-

diant qu'ils avoient apperçu de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer, en lui disant que chaque paroisse étoit tenue de nourrir ses pauvres, et que de pareils vagabonds... Arrêtez, lui dit Jones en riant : n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir si peu dans le cœur ? La religion vous sert, je l'apperçois très bien, à pallier le vice, mais sans vous exciter à la vertu. Un homme qui se dit chrétien peut-il voir son semblable dans cet état affreux sans penser à le secourir ? Tom, en parlant ainsi, tiroit un scheling de sa poche et le donnoit au mendiant.

Monsieur ! s'écria le pauvre homme après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? Je me serois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais vous m'a-

vez l'air d'un si bon gentilhomme, et vous êtes si charitable, que vous ne me soupçonnerez probablement pas d'être un voleur, parceque j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille doré, qu'il remit entre les mains de Jones.

Tom l'ouvrit à l'instant... Et que l'on juge de sa joie, en lisant sur le frontispice le nom de miss Sophie Western, écrit de sa propre main!... Il n'eut pas plutôt lu ce nom, qu'il le pressa contre sa bouche et tomba dans une sorte de rêverie qu'on pourroit appeller extase, et dont il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagants.

Tandis que Tom, en exprimant sa joie, baisoit et rebaisoit le petit livre, Partridge en vit tomber un papier qu'il ramassa et remit à son maître: et c'étoit précisément ce même billet de

banque que M. Western avoit donné à sa fille la veille de son départ.

Tom le dit à Partridge, et ne le cacha point au mendiant. Tous deux en furent enchantés; l'un, par l'espoir d'avoir part à l'aubaine; l'autre, par celui d'une récompense qu'il reçut en effet de Tom, qui, sur-le-champ, lui fit présent d'une guinée.

CHAPITRE III.

Autres aventures assez peu intéressantes.

Nos voyageurs, après avoir quitté le mendiant, marchoient d'une vîtesse qui ne leur permettoit guere une conversation suivie. Jones étoit totalement occupé de sa maîtresse, et Partridge des cent livres sterling.

Ils avoient fait environ trois milles, lorsque le pédagogue, qui ne pouvoit plus suivre son maître, le pria de ralentir un peu son pas; et Jones y consentit d'autant plus volontiers, qu'en-

trant alors dans une vaste plaine coupée par différents chemins, il commençoit à craindre de perdre les traces de Sophie, qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrêtoit pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre, lorsque le bruit d'un tambour vint frapper leurs oreilles. Partridge, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier : Miséricorde ! Seigneur, ayez pitié de nous ! les voilà, les voilà qui s'approchent !...

Qui donc s'approche ? lui demanda Jones en regardant de tous côtés. = Qui ? répondit Partridge : eh ! les rebelles apparemment !... Pour Dieu ! monsieur, ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais ne seroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buissons en attendant qu'ils soient passés ? Pourquoi risquer de leur déplaire ? et que peuvent deux malheureux sans

armes, contre cinquante mille peut-être ?

Tom interrompit cette tirade ; et jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voisinage de quelque ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoit le son, en assurant le tremblant Partridge qu'il n'étoit pas possible que les rebelles pussent être si près d'eux.

Partridge, un peu rassuré par la fermeté de son maître, suivit son conducteur, quoiqu'à regret, jusqu'au moment où le pédagogue apperçut quelque chose de peint et flottant en l'air à très peu de distance. Son imagination déja échauffée n'en demandoit pas tant. = Les voilà, monsieur !.. je vous l'avois bien dit, s'écria-t-il ; voilà leurs drapeaux ! voilà la couronne ! et voilà le cercueil ! ... (1). Ah ciel ! quel

(1) On prétendoit alors qu'on voyoit sur les drapeaux du prince Edouard une couronne sur un cercueil.

étendard terrible!..Adieu, monsieur; nous allons être fusillés.

Jones n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de Partridge. Courage, ami, dit-il; ce péril est digne de ta valeur, et je te garantis la victoire sur cette armée... de marionettes. = De marionettes? répondit Partridge avec transport.... Quoi! ce n'est que cela? Et le tambour? = C'est celui des marionettes, lui dit froidement Tom.

Oh bien! je veux les voir, repartit le pédagogue en sautant de joie: j'aime ce spectacle à la folie. De grace, monsieur, allons de ce côté. D'ailleurs voilà la nuit, je suis à jeun depuis trois heures du matin, et le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une hôtellerie, ou plutôt à un cabaret à biere, où Partridge n'eut rien de plus pressé que de visiter la cuisine, et Tom de s'infor-

mer si les dames n'avoient point passé par là dans la journée. L'enquête de Partridge fut plus heureuse que celle de son maître. L'un n'apprit rien de Sophie ; l'autre, à sa grande satisfaction, apprit qu'on leur serviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard qui sortoit du feu.

L'amour n'agit pas également sur tous les hommes : le caractere, et surtout la constitution de l'amant, regle communément ses effets. Dans un tempérament foible, il détruit toute espece d'appétit tendant à la conservation de l'animal ; dans un corps vigoureux, il fait naître des distractions, des négligences, l'oubli même des réparations nécessaires à la nature. Mais mettez-moi ce dernier, s'il a bon appétit, vis-à-vis d'un plat qui lui plaise, et vous verrez ce qu'il en fera ! L'ami Jones, s'il eût été seul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomac

vuide : dès qu'il vit le plat sur la table, il mangea d'aussi bonne grace que Partridge.

La nuit étoit venue avant que nos voyageurs eussent fini leur repas. La lune étoit dans son décours ; il faisoit extrêmement noir. Le bon Partridge fit tant d'instances à notre héros pour voir les marionettes, qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle, quoique très fort du goût de M. Partridge, ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour nous y arrêter.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'hôtellerie jusqu'au lendemain matin : car le lecteur saura que M. Tom, vaincu par les prieres de Partridge, et par les remontrances de l'hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins, avoit enfin consenti de passer la nuit dans cette maison.

Jones, qui s'étoit couché sans sou-

per, au sortir des marionettes, avoit déja dormi neuf bonnes heures, et en eût peut-être dormi davantage, si un grand bruit qui se faisoit à la porte de la chambre ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit au meurtre. Il se leva, et trouva le maître des marionettes, qui, sans miséricorde, assommoit de coups le divertissant de sa troupe.

Tom, toujours généreux, se range du côté de la partie souffrante, et colle l'insolent vainqueur contre le mur.

Le petit divertissant, quoique foible, étoit colérique. Il ne se voit pas plutôt hors de portée de son ennemi, qu'il l'attaque avec la seule arme qui fût égale entre eux. Après beaucoup d'épithetes et d'injures générales, il passe aux accusations particulieres : Double coquin ! s'écrie-t-il, non seulement je t'ai servi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore mes gages, mais je t'ai sauvé deux fois du gi-

bet. Ne prétendois-tu pas encore hier, dans un chemin étroit, voler une charmante demoiselle, et lui prendre son bel habit de voyage? Peux-tu nier que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voisine, pour la dépouiller, pour tout ravir enfin à la plus aimable personne qui fut jamais?.... Et tu t'avises de me maltraiter aujourd'hui! de m'assommer comme un bourreau, pour avoir badiné un instant avec une servante de cabaret, uniquement parcequ'elle me préfere à toi!...

Tom, frappé de ces derniers reproches, déclare d'une voix tonnante qu'il prend le divertissant sous sa sauvegarde, et le fait passer avec lui dans sa chambre.

Là Jones apprit de lui des nouvelles de sa Sophie, que cet homme avoit vue passer la veille, tandis qu'il accompagnoit son maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir mon-

trer la place où il avoit vu miss Western ; puis appellant Partridge, ils se remirent à l'instant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, Tom récompensa son guide, et suivit avec joie les traces de sa maîtresse.

Partridge, frappé de la singularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de son maître. De pareils hasards, s'écria-t-il dans son enthousiasme, ne seroient jamais arrivés, si la providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec Sophie.

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorsqu'une grosse pluie vint les surprendre à la vue d'une hôtellerie. On peut juger si Partridge insista pour y entrer, et si Tom Jones put s'en défendre.

Désespéré de n'y rien apprendre de sa Sophie, l'amoureux Tom, malgré l'orage, parloit déja de se remettre en

route, lorsque Partridge, qui ne partoit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il falloit quitter, apperçut et crut reconnoître un jeune homme qui s'asseyoit dans le coin de la cheminée. Monsieur! s'écria-t-il en rappellant Jones, buvons un coup : voici sûrement encore des nouvelles de madame Sophie. Je crois reconnoître son guide de l'hôtellerie d'Upton..... Partridge avoit raison : Tom en fut transporté de joie, et fit passer le guide dans une chambre particuliere, pour l'interroger plus à son aise sur les moindres circonstances qui pouvoient regarder sa maîtresse.

CHAPITRE IV.

A-peu-près comme le précédent.

Jones, au bout d'un quart d'heure, revint avec le guide, pour notifier à Partridge qu'il falloit partir sur-le-champ. Cet ordre, bien cruel pour le

pédagogue, lui parut cependant moins dur en apprenant que son maître avoit fait marché avec le guide pour les conduire à cette même hôtellerie où Sophie avoit couché la veille avec madame Fitz-Patrick. Tom voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Sophie; Partridge monta celui de madame Honora ; et leur diligence fut si grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Jones, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais par malheur il ne s'en trouvoit point dans le village : ce que le lecteur ne trouvera pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la nation entiere, et sur-tout dans ces cantons, à cause de la marche des révoltés.

Jones, désespéré, tentoit en vain d'engager le guide à l'escorter jusqu'à Coventry : cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau dans la cour du cabaret, un cavalier qui y arrivoit le salua en le nommant par son nom, et en lui demandant des nouvelles de M. Alworthy et de sa famille.

Tom ne l'eut pas plutôt envisagé qu'il reconnut M. Dowling, ce même procureur avec qui il avoit dîné depuis peu à Glocestre.

M. Dowling conseilla à Jones et le pressa fort de ne point partir ce soir-là, attendu les mauvais chemins et l'obscurité de la nuit. Mais Tom avoit pris son parti : dût-il faire la route à pied, rien n'étoit capable de l'arrêter.

Quand le bon procureur vit ses instances inutiles, il se joignit à Tom pour engager le guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prieres et les promesses le gagnerent enfin ; et il consentit à tout, pourvu qu'on lui permît de faire rafraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle, M. Jones, à son tour, fut obligé aussi de consentir à boire un coup avec M. Dowling; ce qui occasionna entre eux la conversation dont nous allons vous rendre compte.

CHAPITRE V.

Conversation de Jones et de M. Dowling.

MONSIEUR Dowling, en remplissant le verre de notre héros, porta d'abord la santé de M. Alworthy. Il ajouta, quelques moments après : Si vous le permettez, monsieur, nous boirons aussi à celle de M. Blifil, son très digne héritier, jeune gentilhomme de très grande espérance, et pour qui j'ai conçu la plus haute estime.

Je suis convaincu, répondit Jones, que votre intention n'est pas de m'offenser; mais vous associez très mal les gens : l'un fait honneur à l'humanité, l'autre est un misérable qui mérite à

peine le nom d'homme.... N'en parlons plus, de grace!

Dowling, frappé de cette réponse, lui dit qu'il les avoit crus tous les deux également estimables. Quant à M. Alworthy, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir; mais l'excellence de son caractere est connue par-tout. A l'égard de son neveu, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mere. J'avois tant d'affaires alors, et j'étois si pressé de repartir, qu'à peine ai-je eu le temps de l'entretenir deux minutes; mais il m'a paru si poli, que je le croyois, je vous jure, un très aimable cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua Jones, que ce jeune homme vous ait séduit: c'est un démon pour la malice; et vous eussiez pu vivre long-temps avec lui, sans pénétrer toute la noirceur de son caractere. Nous fûmes élevés ensemble; et c'est enfin à mes dépens que

j'ai connu toute son infamie. Il est vrai que je ne l'aimois guere : il manquoit, selon moi, de cette franchise de cœur que j'imagine être la base de tout ce que l'humanité a de noble et de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel et cet excès d'amour-propre, perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais je conçois très nettement combien le lâche abusoit de mon trop peu de défiance, et par quel tissu d'artifices il m'a perdu sans espoir de retour.

Ciel ! que me dites-vous ? s'écria le procureur. En ce cas, je suis bien indigné de ce que la succession de votre oncle Alworthy soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ! répondit Tom, vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. Alworthy m'a long-temps permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais cet acte de sa bonté n'ayant été que volontaire

en lui, il a pu, sans injustice, me priver d'un honneur dont, sans doute, il ne m'a pas cru digne... Non, monsieur, je n'appartiens point par le sang à M. Alworthy; et si le monde, toujours très peu capable de discerner et d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard en me supposant son parent, c'est faire une injustice au plus respectable des hommes.... Pardon pourtant, monsieur, de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs: vous me pensiez proche parent de M. Alworthy; j'ai cru devoir vous en dissuader, et dissiper les impressions que sa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà, s'écria Dowling, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même!... Non, monsieur, bien loin de m'ennuyer, je suis charmé de vous entendre: et je serois ravi d'être informé du fondement sur lequel on vous

a cru parent de M. Alworthy, tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne peuvent être sitôt prêts ; et vous m'obligerez infiniment en me racontant votre histoire.

Jones, dont la complaisance (mais la prudence non) égaloit celle de Sophie, se prêta volontiers au desir de M. Dowling, et lui fit tout le détail de ses aventures, depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. Dowling, qui, tout procureur qu'il étoit, n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de quoi nous remarquerons, en passant, que rien n'est moins juste que certains préjugés contre les gens de certaines professions. L'habitude, il est vrai, les familiarise avec des actions que ces professions mêmes rendent souvent nécessaires, et par conséquent coutumieres : mais, en toutes autres circonstances, la na-

ture agit également sur eux comme sur les autres hommes. Un boucher, j'en suis sûr, seroit touché de voir égorger un beau cheval : un chirurgien, en venant de couper un bras sans qu'il en soit du tout ému, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte ; et j'en ai vu l'exemple : un guerrier, sortant du carnage, devient, à la paix, doux, aimable, galant, et fait pour la société : de même un procureur peut être compatissant, et véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espece, pourvu, surtout, que ses vrais intérêts n'en souffrent point.

Jones, comme sait fort bien le lecteur, n'étoit pas absolument au fait de la façon dont on s'y étoit pris pour le noircir dans l'esprit de M. Alworthy : quant au reste, il l'avoit, comme de raison, présenté au procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avoit pu ;

car, quoiqu'il ne visât point à rendre son ancien patron trop condamnable, il ne desiroit pas non plus de se trop avilir lui-même. Aussi M. Dowling eut-il assez de pénétration pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, sous main, de très mauvais offices à M. Tom. Non! s'écria-t-il, M. Alworthy n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chérissoit autant que vous, pour des fautes aussi légeres. Son amitié, du moins, vous donnoit droit de beaucoup attendre de lui; et l'éducation qu'il vous avoit donnée étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez bien droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, monsieur!.... Cette succession devoit vous regarder du moins en très grande partie.

Vous me connoissez mal, dit Jones: j'eusse été satisfait à moins; et je n'ambitionnerai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même

qu'il ne m'arriva jamais de songer à ce que j'en pouvois attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon ame à la plus brillante fortune acquise aux dépens d'autrui. Eh ! qu'est-ce que ce plat orgueil fondé sur la magnificence d'un palais, d'un nombreux équipage, d'une table splendide, de tous les dehors du bonheur, vis-à-vis de ce repos solide, de cette douce satisfaction, de ces transports délicieux, et de ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur en réfléchissant sur ses nobles et bienfaisantes actions ? Je n'envie point le sort de Blifil contemplant d'un œil avide et soucieux ses richesses futures, je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'acheterai pas la fortune au prix d'un instant de remords. Je crois, ainsi que vous, avoir été suspect à ce garçon ; il m'a cru plus intéressé ; ses soupçons sont nés de sa bassesse ; il a mesuré mon cœur au sien. Grace au ciel !

je sens... je sens mon innocence, mon ami ! Pour l'univers, je ne troquerois pas ce sentiment contre...

M. Dowling, quoiqu'extrêmement déconcerté pendant tout ce discours de Jones, dont nous abrégeons une partie, étoit pourtant touché de la compassion la plus vive.

Si ce personnage nous retombe sous la main dans le cours de cette histoire, nous tâcherons de pénétrer les raisons de son trouble : nous sommes obligés, pour le présent, en imitant notre héros, de prendre brusquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux sont prêts, et que notre ami Tom, malgré la pluie qui commence à tomber, veut cependant aller coucher à Conventry.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Étrange aventure.

JAMAIS chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient, jusqu'à Conventry; et quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé, il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure et une pluie aussi abondante pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles, lorsque, comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville, ils se trouverent dans un chemin sale et étroit.

Jones soutint alors qu'on avoit manqué le grand chemin de Conventry; le guide, que la chose étoit impossible; et Partridge mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné

qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. Jones n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme accroupie sur la porte du cabaret au moment que nous montions à cheval? Plût au ciel que nous lui eussions donné quelque chose! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents; et dans l'instant la pluie a commencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, je suis sûr, moi, qu'il y a des sorcieres; et, s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée telle à la premiere vue; et je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoie.

Tom, quoique très affligé d'un retardement qui lui faisoit perdre les traces de sa chere Sophie, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux Partridge, qui, dans l'instant même étant tombé dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hasard voulut qu'il en ar-

rivât bientôt autant au postillon. Partridge alors, après avoir crié à Tom de se préparer à la même cérémonie, le supplia de retourner d'où l'on étoit parti, pour appaiser la vieille.

Nous y serons bientôt, monsieur, s'écrioit-il; car, malgré tout le chemin qu'il semble que nous ayons fait, je suis très convaincu que nous sommes encore aux environs du cabaret que nous quittons.

Jones, au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir si le guide n'étoit point blessé; mais appercevant qu'il en étoit quitte, ainsi que Partridge, pour beaucoup de crottes, notre héros se remit en selle, très résolu de marcher jusqu'à ce qu'il trouvât quelque village où l'on pût le mettre dans son chemin.

Ils avançoient en tâtonnant, lorsqu'une lumiere éloignée frappa les yeux de Jones, et jetta la terreur dans

l'ame du pédagogue. = C'est un feu follet, monsieur! s'écria-t-il.... prenez garde; ne vous y fiez pas.... Ah! maudite sorciere!.. Sa lanterne infernale, pour peu que nous marchions encore, va nous précipiter dans quelque abîme.

Mais quel redoublement de frayeur pour le pauvre Partridge, lorsque nos voyageurs, en approchant un peu plus près de cette, ou plutôt maintenant de ces lumieres, entendirent un bruit confus de voix humaines ... des cris, des chants, des éclats de rire, qui, mêlés au son de quelques instruments, formoient un concert si difficile à définir, que Partridge devint à-peu-près pardonnable en affirmant, d'une voix presque éteinte, que c'étoit un sabbat.

L'horreur qui s'empara de l'ame du pédagogue, et qui, par contagion, gagna bientôt le guide, est d'un genre

qui ne se peint point, quand on croit savoir à-peu-près ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier, en pleurant, M. Tom de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le guide affirma même que les chevaux, qui paroissoient marcher, n'avoient pas fait un pas depuis une demi-heure ; et que tout ceci n'étoit qu'un sortilege et un enchantement.

M. Jones n'étoit pas crédule : il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espece. Ou nous approchons, leur dit-il en riant, vers la lumiere, ou la lumiere s'approche de nous, car enfin nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre, je vous prie, de gens inconnus à la vérité, mais qui n'ont l'air que de se réjouir ? = De se réjouir, monsieur ! s'écria Partridge. Et quel cœur peut songer à se réjouir à

cette heure-ci, et par un temps si diabolique? Ce ne peut être qu'un tas de revenants, de sorciers, ou de malins esprits. Monsieur, soyez-en bien certain; et ne nous avisons pas de tenter le ciel.

Que ce soit tout ce qu'on voudra, répliqua Tom, je suis résolu d'aller à eux, et de leur demander le chemin de Coventry.

Jones à ces mots pique des deux, et, malgré les cris du pédagogue, marche droit à l'endroit d'où partoit le bruit. Partridge, qui craignoit également d'avancer et de rester seul, fut obligé de le suivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit alors de puissances célestes.

Ils arriverent cependant; et dès que la proximité permit de distinguer un peu mieux les objets, Tom apperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuse assem-

blée des deux sexes paroissoit se livrer à la joie.

Il ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes, qui étoit ouverte, qu'une voix mâle et vigoureuse s'écria du dedans : Qui est là ?... Notre héros répondit d'un ton plus mesuré : Ami ; et demanda le chemin de Coventry.

Si tu es de nos amis, lui dit une autre voix, tu ferois mieux de t'arrêter ici jusqu'à ce que la tempête soit appaisée : il y a place pour toi, et même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, et présenta ses deux compagnons, qui furent, ainsi que lui, très bien reçus, mais qui ne frémissoient pas moins à l'aspect d'une assemblée que leur imagination frappée leur représentoit encore comme celle de tous les sorciers du royaume.

Quoiqu'on n'y croie plus guere maintenant, hâtons-nous pourtant de

faire respirer certains lecteurs, en leur apprenant que ces prétendus sorciers n'étoient autres que des Égyptiens ou Bohémiens qui célébroient la noce de l'un des chefs de leur société.

Rien n'étoit plus gai que cette assemblée; la joie y régnoit de toutes parts et sur toutes les physionomies. On y remarquoit même une sorte de décence, et peut-être plus grande encore que dans certaines assemblées bourgeoises : car ces gens-ci sont soumis à des loix qu'eux-mêmes se sont imposées, et se font un devoir d'obéir à une espece de magistrat souverain, qu'ils appellent leur roi. L'abondance étoit aussi de la fête, et florissoit dans cette grange. Il est vrai que la délicatesse et l'élégance n'en étoient pas; mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille et de grosses viandes, composoient le banquet, plus conforme à

leur goût que tout ce que la nouvelle cuisine françoise eût pu leur présenter.

Tandis que Tom regardoit ce spectacle avec beaucoup d'étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, et le salua d'un air où la franchise et l'amitié sembloient avoir trop de part pour pouvoir être appellé poli.

C'étoit le roi des Bohémiens lui-même, qui, quoique très peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses sujets, avoit pourtant un air de dignité qui inspiroit, à ce que nous a dit Jones, une espece de sentiment de considération aux spectateurs.

Après beaucoup de compliments de part et d'autre, et d'autant plus flatteurs pour sa majesté bohémienne, qu'elle n'étoit guere accoutumée à en recevoir de pareils, ce prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies, où s'étant assis avec M. Jo-

nes, il lui tint à-peu-près ce discours :

Je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez souvent vu de mes gens en partis détachés, car ils rodent partout ; mais je crois que vous n'en vîtes peut-être jamais tant ensemble; et vous serez bien plus surpris, sans doute, quand vous saurez que les Égyptiens sont aussi bien gouvernés qu'aucun peuple vivant sur la surface de la terre.

J'ai l'honneur d'être leur souverain ; et peut-être jamais monarque n'eut de sujets plus attachés ni plus soumis. J'ignore encore quelles vertus ont pu m'acquérir leur estime ; mais je puis me vanter de n'avoir jamais songé qu'à les rendre heureux. Eh ! comment ne pourrois-je pas aimer de pauvres gens qui ne parcourent l'univers, qui n'agissent et ne respirent que pour faire vivre leur roi ? Ils connoissent mes soins et mes sentiments

pour eux, et ma tendresse seule m'est un sûr garant de la leur.

Il y a mille ou deux mille ans, plus ou moins (je ne puis vous en fixer plus précisément l'époque, ne sachant ni lire ni écrire); il y a fort long-temps, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les Égyptiens : cette nation avoit alors des seigneurs. Ces seigneurs, guidés par l'ambition, se firent la guerre les uns aux autres; mais le roi les fit tous périr, et établit une égalité parfaite parmi tous ses sujets. Depuis ce temps nous sommes tous heureux : personne n'ambitionne ni ne brigue la royauté; c'est la charge la plus pénible de l'état. Rien n'est si fatigant que d'être sans cesse occupé à rendre justice à ses égaux; et j'ai mille fois envié le sort du dernier de mes sujets, sur-tout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent ou mon ami. Car, quoique nous respections le sang hu-

main, nos châtiments n'en sont pas moins séveres : la honte en fait la base. Un Égyptien une fois flétri n'ose lever les yeux sur lui-même; et j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois...

Sa majesté en étoit là, lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des Bohémiens avoient dissipé par degrés les terreurs de Partridge, qui non seulement s'étoit empifré à leurs tables, mais y avoit déja bu un peu plus que de raison.

Une jeune femme égyptienne, plus remarquable par l'esprit que par la beauté, avoit mené le pédagogue à l'écart, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé M. Partridge, soit que la Bohémienne, touchée de la noble gravité du personnage, eût oublié dans cet instant la décence si ordinaire à son sexe; les

deux amants venoient d'être surpris par le mari de la Bohémienne (qui les avoit fait épier) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confusion de son maître, fut amené avec scandale devant le roi, où la honte de son crime, jointe à l'évidence du fait, lui permit à peine de dire un mot pour sa défense. Le roi, se tournant alors vers Jones : Vous voyez, monsieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme?

Je suis aussi fâché que confus de cet événement, répondit Tom; et je crois qu'il est juste que le coupable soit condamné à réparer, autant que faire se pourra, l'offense qu'il a faite au mari.

Notre héros, tirant alors une guinée de sa poche, la présenta au Bohémien, en l'assurant que Partridge étoit

pauvre et hors d'état de payer actuellement davantage.

L'époux en vouloit absolument cinq ; et cette somme, par accommodement, réduite enfin à deux guinées, alloit être payée par Jones, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque sa majesté errante lui retenant la main, et adressant la parole au témoin, lui demanda par quel hasard il étoit parvenu à découvrir les criminels.

Cet homme répondit que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier instant qu'il l'avoit remarquée en conversation avec l'étranger ; et que lui témoin ne l'avoit pas perdue de vue depuis cet instant jusqu'à celui où...

Le roi lui demanda alors si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce temps-là ; à quoi le témoin ayant répondu qu'oui, sa majesté, en regardant

le mari d'un œil sévere, lui parla en ces termes : Je suis fâché qu'un Bohémien ait assez peu d'honneur pour vendre celui de sa femme. Si vous l'aviez aimée, vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter pendant un mois des cornes sur la tête, et votre femme à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la nation.

Jones applaudit, avec tous les Égyptiens, à l'équité de cet arrêt. Sur quoi le roi lui dit : Je jouis de votre surprise ; elle naît des préjugés communs des nations contre mon peuple. Avouez, monsieur, que vous nous croyiez tous des frippons.

Je confesse, répondit Jones, qu'on ne m'a jamais parlé des Bohémiens comme ils paroissent le mériter.

Je vais, répliqua le roi, vous apprendre en peu de mots la différence de vous à nous. Mon peuple est voleur, sans doute; mais il ne vole que le vôtre; et vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

Aventure dangereuse. Arrivée de Tom Jones et de Partridge à Londres.

CEPENDANT l'orage étoit appaisé. Dès que Tom s'en apperçut, il prit congé, après beaucoup de remerciements, de sa majesté bohémienne, qui voulut absolument lui donner un guide jusqu'à Coventry. Nos voyageurs y arriverent à minuit, et en partirent à deux heures sur des chevaux de poste, qu'il avoit fallu attendre, et qui les menerent sans accident à Daventry.

De là jusqu'à Saint-Alban, où Jones comptoit avec raison pouvoir trouver Sophie à la dînée, il ne leur arriva rien

d'assez intéressant pour amuser un lecteur d'assez bon goût pour préférer les faits aux réflexions, aux maximes, aux colloques, et aux autres prétendues beautés de style dont trop d'auteurs, que l'on connoît assez, farcissent aujourd'hui leurs ouvrages.

Tom n'eut rien de plus pressé, en arrivant à Saint-Alban, que de s'informer d'un carrosse à six chevaux allant à Londres, et qui devoit être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit que cet équipage avoit en effet paru; mais qu'un relais, qui l'attendoit depuis le matin, de la part de mylord ***, y avoit été attaché sur-le-champ, et le menoit en toute diligence à Londres.

Si Jones avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poste tout prêts, il eût sans doute tenté, quoique contre toute apparence de possibilité, de suivre et d'atteindre le carrosse de my-

lord. Mais, malheureusement pour lui, et heureusement pour Partridge qui avoit grand appétit, il ne s'en trouva point. Il fallut donc, par force, rester et dîner à Saint-Alban, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin, et nos cavaliers avoient laissé deux milles derriere eux par-delà Barnet, lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle physionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu chevalier de la triste figure. Cet homme, après avoir su de Jones qu'il alloit à Londres, demanda la permission de le suivre, et l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disoit étranger, et sans la moindre connoissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidents qui arrivent en route, et sur les voleurs, que l'étranger paroissoit fort appréhender.

Quant à moi, dit Jones, ayant très peu à perdre, j'ai conséquemment très peu à craindre.

Très peu à perdre ! s'écria Partridge qui n'avoit pas encore parlé; ma foi ! monsieur, si j'avois, comme vous, un billet de cent livres sterling dans ma poche, je ne parlerois pas ainsi. Ce n'est pourtant pas que j'aie peur : nous sommes quatre, Dieu merci, et le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. A supposer même qu'il eût un pistolet, il ne pourroit du moins tuer que l'un de nous..... Eh bien ! l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine Partridge achevoit-il ces mots, que l'étranger, en s'approchant de Jones avec le pistolet à la main, lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'aventure; mais, revenu tout-à-coup à lui-même, il dit au voleur que

tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service, et tira même environ trois guinées, qu'il lui offrit. Mais l'autre répondit en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. = J'en suis fâché, repartit froidement Tom en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur alors, en lui appuyant le pistolet sur l'estomac, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtoit pas de lui remettre le billet. Mais l'intrépide Jones, en sautant tout-à-coup sur la main du voleur, la tint d'un bras si ferme, en détournant le bout du pistolet, que tous deux, en se débattant, tomberent de cheval, et que le vigoureux Tom, qui venoit enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur, se trouva sur son adversaire.

Cet homme, qui, à la vérité, n'étoit pas de la force de Jones, se vit alors forcé de demander grace au vainqueur. Ayez pitié de moi, monsieur!

lui dit-il les larmes aux yeux : mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer ; voyez vous-même si mon pistolet est chargé : c'est la premiere fois que la misere la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet instant, la voix d'un homme qui demandoit quartier à cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit Partridge, qui, après avoir voulu se sauver, étoit tombé de cheval, et attendoit, la face contre terre, le coup fatal dont il se croyoit menacé.

Il ne quitta cette posture que lorsque le guide, un peu moins effrayé que lui, après avoir relevé le cheval du pédagogue, lui vint apprendre que son maître avoit terrassé le voleur.

Partridge, à ces mots, ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, menaçoit de tuer son homme. « Tuez, tuez, monsieur, s'é-

« cria-t-il, tuez ce misérable » ! Mais il étoit heureusement tombé dans des mains trop généreuses.

Tom, effectivement convaincu que le pistolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit avant l'arrivée de Partridge. Il avoit protesté qu'il étoit absolument novice dans le métier ; qu'il ne s'y étoit laissé entraîner que par l'horreur de sa situation, ayant cinq enfants mourants de faim, et une épouse prête à périr en couche.

Il offroit même à Jones de le convaincre de ces déplorables vérités, pour peu qu'il voulût le suivre jusqu'à sa maison, qui n'étoit, assuroit-il, qu'à deux milles de là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espece de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop sensibles, de tout ce qu'il avançoit.

Tom feignit de le prendre au mot, en lui déclarant que son sort dépendoit

de la vérité de son histoire. Le pauvre homme alors lui marqua tant de joie, et M. Jones en trouva les transports si naturels, que son bon cœur en fut aussi touché qu'ému. Reprenez votre pistolet, lui dit-il, et cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misere. Voilà deux guinées pour soulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus, mais les cent livres sterling ne sont pas à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos lecteurs.

Tandis que quelques uns y applaudiront comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres plus graves personnages diront que Tom avoit tout au moins perdu de vue ce que tout homme doit à son pays. Partridge étoit de leur avis : Je ne serois point surpris, dit-il à Jones, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londres.

Le voleur, pénétré de reconnoissance, versa des larmes, en protestant que de sa vie il ne tomberoit en pareille faute. Nous saurons par la suite s'il a tenu parole; car il est temps de faire arriver nos voyageurs à Londres, de les laisser reposer ainsi que nos lecteurs, et de nous reposer un peu nous-mêmes.

FIN DU TOME SECOND.